

le phare

journal n° 22 centre culturel suisse • paris



JANVIER – AVRIL 2016

EXPOSITIONS • DENIS SAVARY • SABIAN BAUMANN • KAROLINE SCHREIBER / THÉÂTRE • JOËL MAILLARD • DENIS MAILLEFER
• DORIAN ROSSEL (ENTRETIEN) / MUSIQUE • PUTS MARIE + SCHADE + PALIN & PANZER / ARCHITECTURE • GEORGES DESCOMBES
• GÜNTHER VOGT / GRAPHISME • ELEKTROSMOG • MAXIMAGE / PORTRAIT • MADELEINE SCHUPPLI / INSERT • LUDOVIC BALLAND

Chasselas Fendant Gutedel

Les vins suisses. Quel que soit leur nom,
on est au moins d'accord sur leur qualité.



A consommer avec modération

LES VINS SUISSES

Suisse. Naturellement.



Sommaire

- 4 / • EXPOSITIONS
Architectures fantômes
Denis Savary
- 8 / **La normalité comme état exceptionnel**
Sabian Baumann
- 9 / **Trous du cul et automates**
Karoline Schreiber
- 10 / • THÉÂTRE
Portrait d'un endurant
Denis Maillefer/Cie Théâtre en Flammes
- 11 / • THÉÂTRE / GRAND ENTRETIEN
Dorian Rossel, mangeur de formes narratives
Dorian Rossel
- 12 / • THÉÂTRE
L'homme-île déserte
Joël Maillard/Cie SNAUT
- 14 / • MUSIQUE
Puts Marie, rock vénéneux
Puts Marie + Schade + Palin & Panzer
- 16 / • ARCHITECTURE
Aller à la limite de ce que l'on sait
Georges Descombes
- 18 / • GRAPHISME
Les messagers
Elektrosmog
- 19 / • INSERT
Ludovic Balland
- 23 / • GRAPHISME
Experimental Offset
Maximage
- 24 / • ARCHITECTURE
Sur les ailes du paysage
Günther Vogt
- 26 / • PORTRAIT
Madeleine Schuppli: Le musée en mouvement
Madeleine Schuppli
- 31 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes
- 33 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique
- 39 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Denis Savary, *Faunes*, 2016.
Photo: Marine Peixoto et Caroline Cutaia



Denis Savary, *Dimanche*, 2016.

Explorer de nouveaux territoires

2015, c'était le 30^e anniversaire du CCS. Nous avons célébré cet événement en automne avec l'exposition-festival *PerformanceProcess* et l'ouvrage *30 ans à Paris*. Cette période d'une densité et d'une richesse exceptionnelles, en termes artistique et humain, nous l'avons vécue avec une intensité de tous les instants. L'insert de ce numéro du *Phare* donne une idée de deux chapitres de ce livre-fleuve, d'une part la chronologie des événements réalisés depuis 1985, d'autre part le voyage photographique que Ludovic Balland a conçu avec Mathilde Agius sur la piste des 30 artistes qui font l'objet de textes inédits. Quant à *PerformanceProcess*, elle a notamment généré un riche ensemble de photos, vidéos et textes visibles sur www.pprocess.ch, archive qui constitue désormais une ressource essentielle sur la performance en Suisse.

Notre appétit de découvertes, de collaborations, de connaissances ou de sensations nous guide aujourd'hui vers d'autres territoires. Celui, narratif et poétique, de Denis Savary, qui déjà avec le titre de son exposition, *Jour blanc*, crée une atmosphère. À l'image de *Dimanche*, une vidéo tournée sur le lac de Joux gelé, terrain de jeux d'une multitude de silhouettes qui se perdent dans l'immensité blanche. Une belle métaphore d'un ailleurs à explorer. Denis Savary touche de multiples domaines avec ses œuvres protéiformes, qui seront analysées et documentées dans une riche monographie éditée par le CCS. Nous présentons aussi sa pièce scénique la plus ambitieuse à ce jour, inspirée par Sophie Taeuber-Arp en écho au centenaire du mouvement Dada. L'esprit du Cabaret Voltaire reviendra d'ailleurs dans notre programme d'automne.

D'autres territoires sont plus introspectifs. Celui de l'artiste Sabian Baumann, par exemple, qui, dans ses dessins fantasmagiques ou oniriques, aborde des questions existentielles et interroge les identités. Le metteur en scène Joël Maillard, quant à lui, s'attache au destin d'un homme qui ne supporte plus les agressions de nos sociétés et trouve refuge dans le silence. Deux propositions singulières qui ouvrent vers des mondes étranges et bouleversants.

Autre terrain, celui des sens exacerbés, avec les effusions sonores du groupe Puts Marie qui, après avoir séduit la Suisse allemande et latine, essaime son rock fiévreux en France. Après *Pornstar*, un album au titre éloquent, il continue dans la voie de la sensualité étrange avec *Masoch I-II*. Nous découvrons une autre liberté du corps avec la *Marla* du metteur en scène Denis Maillefer, une pièce encore en production qui donne voix à une femme libre.

Nous aborderons également la notion de territoire au sens premier, imaginé et aménagé par deux grands penseurs de l'architecture de paysage, le Genevois Georges Descombes et le Zurichois Günther Vogt. Chacun, à sa manière, développe un dialogue respectueux et fécond avec la nature pour créer des zones qui, aux antipodes des grands gestes architecturaux hyper photogéniques, souvent ne se remarquent pas. Le sol, l'eau, le végétal, les déclivités du terrain sont les matières premières de leurs interventions architecturales, qui s'appréhendent à pied ou à vélo, et modifient le rapport à la nature et au bâti. Leur engagement subtil, bien antérieur aux prises de conscience politiques sur les questions écologiques, considère la terre comme partenaire à part entière de la vie. Tout comme l'art.

— Jean-Paul Felley et Olivier Käser

• EXPOSITION

22.01 - 03.04.16
Denis Savary
Jour blanc

Architectures fantômes

Touche-à-tout subtil et protéiforme, Denis Savary fourmille d'idées, jongle avec les références, crée des atmosphères et donne plusieurs vies à ses œuvres. Ce fin connaisseur de l'histoire de l'art propose une exposition aux narrations croisées qui se nourrissent les unes les autres. —— Entretien avec l'artiste par Jean-Paul Felley et Olivier KAESER



Document préparatoire pour l'exposition de Denis Savary, d'après une photographie d'Henri Stierlin tirée de la couverture du livre *Architecture universelle – Monde grec*, édition Office du livre, Fribourg, 1964.

Denis Savary, *Faunes*, 2016. © Marine Peixoto et Caroline CutaiaDenis Savary, fontaines dans l'exposition *Baltiques*, Kunsthalle de Berne, 2012. © Gunnar Meier**Repères biographiques**

Denis Savary est né en 1981 et vit à Genève. Diplômé de l'ÉCAL à Lausanne, il est passé par le Pavillon Neuflize OBC du Palais de Tokyo à Paris. Sélection d'expositions solo : Mamco, Genève (2015); artgenève, Genève (2014); art3, Valence; Le Cyclop de Jean Tinguely, Milly-la-Forêt (2013); Musée d'Art et d'Histoire, Genève (2013); Kunsthalle, Berne (2012); La Ferme du Buisson, Noisiel (2010); programmation Satellite, Jeu de Paume, Paris (2008); Musée Jenisch, Vevey (2007). Quelques performances : Étourneaux, Mamco (2015) et Festival d'histoire de l'art, Fontainebleau (2014); Victorine, CCS, Paris; Les Mannequins de Corot, CCS, Paris; MAH, Genève (2010) et Le Printemps de septembre, Toulouse (2009). Il travaille avec la Galerie Xippas, Paris et Genève.

• CCS / Ton exposition au CCS est constituée en majorité de nouvelles œuvres. Parmi elles, tu as imaginé une installation intitulée *Loggia*, qui se déploie sur les deux grands murs de la salle. Quelle est l'histoire de cette œuvre ?

• Denis Savary / Il s'agit d'un ensemble de grandes formes découpées dans des matelas qui reprennent les espaces vides entre les colonnes du temple d'Héra dans la zone de Paestum au sud de l'Italie. Un temple grec que j'ai découvert sur la couverture d'un livre de George Hersey *The Lost Meaning of Classical Architecture, Speculations on Ornament from Vitruvius to Venturi*. Les formes qui apparaissaient en creux sur l'image ont particulièrement retenu mon attention. Elles semblaient dessiner des figures.

J'en exclus absolument pas la possibilité de présenter dans le futur une ou plusieurs versions de cette cuisine.

C'était d'ailleurs une de mes premières envies en commençant à travailler sur cette exposition au CCS.

• CCS / Cette cuisine suspendue est placée en face d'une poupée, qui, elle, est au sol. Quel est le rôle de cet objet ?

• DS / À Berne, j'avais placé une poupée, *Fernando*, au sol, face à un téléviseur qui diffusait ma vidéo *Le Must*,

blanc, qui, lui, évoque un phénomène bien connu des hivers alpins.

Jour blanc était également le titre d'une de mes installations murales réalisées lors de ma récente exposition au Mamco. Il s'agissait d'un crêpi blanc pailleté de verre, qui renvoyait à un souvenir d'un quatrième étage ouvert sur l'extérieur avec des baies vitrées donnant sur le Salève et les Alpes. J'ai souhaité réemployer ce titre pour cette exposition au CCS, car j'aimais bien l'idée de proposer, à nouveau, un curieux effet d'intérieur-extérieur, qui est le propre aussi de la position qu'occupe le Centre culturel suisse à Paris, pour nous, les artistes suisses.

• CCS / Au centre de l'espace, tu places deux fontaines circulaires illuminées. Quelle est l'inspiration de cette œuvre ?

• DS / Il s'agit d'une chose récurrente dans mes expositions. En 2007, j'avais déjà placé deux fontaines dans l'espace central du Musée Jenisch. Elles étaient disposées au milieu d'un ensemble de bustes issus de la collection. Ensuite, à la Kunsthalle de Berne (2012), deux nouvelles fontaines nous accueillaient en descendant les escaliers, elles prolongeaient l'ambiance de ma vidéo *Le Must*, qui était projetée au mur et qui montrait une discothèque déserte filmée en plan fixe. Plus globalement, j'y lis l'idée d'un jaillissement contenu, d'une forme expressive enfermée dans une enveloppe. J'y vois une métaphore de mes œuvres, spécialement de mes sculptures, à l'image de ma pièce *Feu d'artifice*, qui évoque une pyrotechnie froide contenue dans des volumes opalins en verre soufflé. Mes expositions sont comme des installations, des œuvres qu'il serait possible de visiter de l'intérieur. D'un point de vue sonore, les clapotis des fontaines et la présence absorbante des matelas au mur devraient produire une ambiguïté et conforter le spectateur dans son impression d'entre-deux.

• CCS / Dans l'espace, tu suspends une *Cuisine volante*, qui est une version éclatée de la cuisine que tu avais montrée à la Kunsthalle de Berne. Quelles sont tes intentions avec cette œuvre et pourquoi as-tu voulu l'éclater et la suspendre ?

• DS / Avec cette maquette de cuisine, je voulais jouer sur des rapports d'échelle. J'ai imaginé cette pièce dont les éléments matelassés sont recouverts d'un tissu gris réfléchissant, pour qu'elle soit à la fois trop grande pour être un jouet et trop petite pour être un décor.

En éclatant et en suspendant les éléments de cette maquette, je voulais créer une sorte de labyrinthe flottant au cœur de la salle, soulignant par là cet ensemble de matelas découpés, qui est à sa manière aussi une architecture se déployant dans l'espace.

Mon désir de démembrer, suspendre, transformer certaines de mes pièces vient du fait que j'envisage ces dernières moins comme des objets figés que comme des choses qui continuent d'évoluer avec le temps. Il ne s'agit en aucun cas d'invalider la *Cuisine* qui était présentée à la Kunsthalle, bien au contraire. J'en produis une version augmentée. Je lui donne la possibilité d'évoquer d'autres choses.

Je n'en exclus absolument pas la possibilité de présenter dans le futur une ou plusieurs versions de cette cuisine.

C'était d'ailleurs une de mes premières envies en commençant à travailler sur cette exposition au CCS.

• CCS / Cette cuisine suspendue est placée en face d'une poupée, qui, elle, est au sol. Quel est le rôle de cet objet ?

• DS / À Berne, j'avais placé une poupée, *Fernando*, au sol, face à un téléviseur qui diffusait ma vidéo *Le Must*,

j'évoquais ainsi un célèbre dispositif utilisé par Nam June Paik. Puis, au Mamco, une autre poupée, *Öyvind*, faisait face à une petite projection d'un de mes premiers films, *Cannelé* (2015), une sorte de kaléidoscope maison, constitué d'un ensemble de napperons que je plaçais sur un tourne-disque et qui étaient filmés à travers un vase en verre.

Pour cette exposition au CCS, je souhaite réactiver ce dispositif, en rapprochant cette fois une nouvelle poupée, *Faunes*, de cette maquette de cuisine éclatée dans l'espace. La poupée aurait le rôle de « passeur », elle me permet de produire une filiation entre ces deux films, leur mode de diffusion et cette sculpture volatile.

• CCS / Qu'en est-il de ton intervention dans le foyer ?

• DS / Pour le foyer, j'ai décidé de faire du bow-window une sorte de vitrail, en posant des gélatoines de couleurs différentes sur chaque vitre. Pour le choix des couleurs, je vais m'appuyer sur la grande baie vitrée vue à la maison d'Arthur Rimbaud à Harar en Éthiopie. À l'intérieur de cette vitrine, je vais faire réaliser une banquette dont le tissu évoquera une épaisse couche de neige, comme une invitation à s'asseoir et à observer à travers ces filtres colorés les deux pièces installées dans la cour. Dans cette alcôve vitrée, je vais installer un téléviseur qui diffusera un nouveau film volontairement flou intitulé *Dimanche*, qui présente la vue du lac de Joux gelé investi par un flot de touristes.

• CCS / Tu parlais plus haut d'effet d'intérieur-extérieur au niveau territorial, tu crées aussi ce rapport au niveau spatial, puisque ton intervention dans le foyer ouvre vers la double sculpture *Maldoror*, que tu présentes dans la cour dans une version inédite. Comment s'articule cette œuvre dans ton exposition ?

• DS / Ces deux pièces *Maldoror* sont issues d'une image provenant des archives de Max Ernst, une photographie d'une citerne à eau africaine. L'artiste s'est basé sur cette image pour produire son tableau *L'Eléphant Célèbes*.

Présentées une première fois à Berne dans un décor « tropical », ces deux pièces ont été montrées une deuxième fois là où elles étaient stockées, dans les enclos d'une grange à Môtiers, ouverts à l'occasion d'une exposition en plein air. Ici, je les présente givrées, comme si, à l'instar des éléphants d'Hannibal, elles avaient traversé les Alpes. De plus, quel que soit le point d'observation, on a le sentiment qu'elles nous tournent systématiquement le dos. On tourne autour et on a l'impression qu'elles nous échappent constamment. Comme *Loggia*, elles repoussent systématiquement jusqu'à susciter un sentiment d'étouffement.

Dans une de mes vidéos, *Brûlis*, je filme depuis la fenêtre de la maison familiale le talus incendié par mon voisin. La fumée balaye le cadre de la fenêtre jusqu'à l'envahir complètement et produire un carré blanc au centre de l'image. On distingue aussi parfois au loin derrière le rideau de fumée une petite maison. On a alors le sentiment de voir la maison depuis laquelle le film est tourné, par un curieux effet de miroir.

C'est peut-être ce que je cherche à développer avec cette exposition *Jour blanc*, une vue sur l'extérieur qui nous renverrait à l'intérieur et inversement.

• CCS / Dans la salle de spectacle, nous présenterons également la pièce chorégraphique *Lagune*, dont tu assures la mise en scène. Quelle est l'histoire de ce projet d'art vivant ?

• DS / Je travaille depuis plusieurs années avec Évelyne Villaime qui est artiste-mariionnettiste. C'est avec elle que j'ai réalisé nombre de mes pièces, notamment les poupées et *Maldoror*. Lorsque le Flux Laboratory m'a

Denis Savary, *Maldoror*, 2012.

proposé de réfléchir à un projet de marionnette en lien avec Sophie Taeuber-Arp dans le cadre du 100^e anniversaire de Dada à Zurich, cela tombait bien, car nous réfléchissions depuis un certain temps à réaliser un spectacle de marionnettes.

Lagune est donc un spectacle de danse qui s'articule autour d'une marionnette de Sophie Taeuber-Arp, *The Robot King*, reconstruite pour l'occasion.

Ce spectacle est construit comme un dispositif gigogne. Au centre, le *Robot King*, la première marionnette évolue dans une ville constituée de neuf planches à roulettes sur lesquelles sont accrochées des façades miniatures en Plexiglas coloré. Ces éléments de corps démembrés forment une ville manipulée de l'intérieur par des danseurs. Cette dernière est contenue à l'intérieur d'une troisième figure, plus décousue encore, formée de cinq éléments de remparts.

On retrouve dans ce spectacle des idées que l'on peut lire dans mon exposition. Les architectures y sont mobiles et peuvent se déployer dans l'espace. Les œuvres, comme les figures, peuvent être démembrées et reconstruites différemment. Pour moi, toutes les pièces sont comme des fragments, des éléments d'un jeu qui, selon leur agencement dans l'espace et le temps, évoquent des choses différentes.

Publication

Denis Savary

Textes d'Abraham Adams, Stéphanie Moisdon, Jan Verwoert, entretien de l'artiste avec Samuel Gross, introduction de Jean-Paul Felley et Olivier Käser. Édition Centre culturel suisse, 2016.

Lagune est une pièce produite par la Fondation Fluxum et le Flux Laboratory.

La normalité comme état exceptionnel

Sabian Baumann nous rappelle dans ses travaux que les structures sociales sont négociables. — Par Lucie Kolb

• EXPOSITION

22.01 - 21.02.16

Sabian Baumann
Von Gestern bis Morgen

Repères biographiques

Sabian Baumann, née en 1962, vit à Zurich. Exposition personnelle au Kunstmuseum de Lucerne en 2014. Livre : *Sabian Baumann*, édition fink, 2009. Représentée par la galerie Mark Müller, Zurich.



Sabian Baumann, *Haufen (unkultiviert)*, de la série *Finger aus Licht*, crayon sur papier, 123,5 x 92,5 cm, 2011.

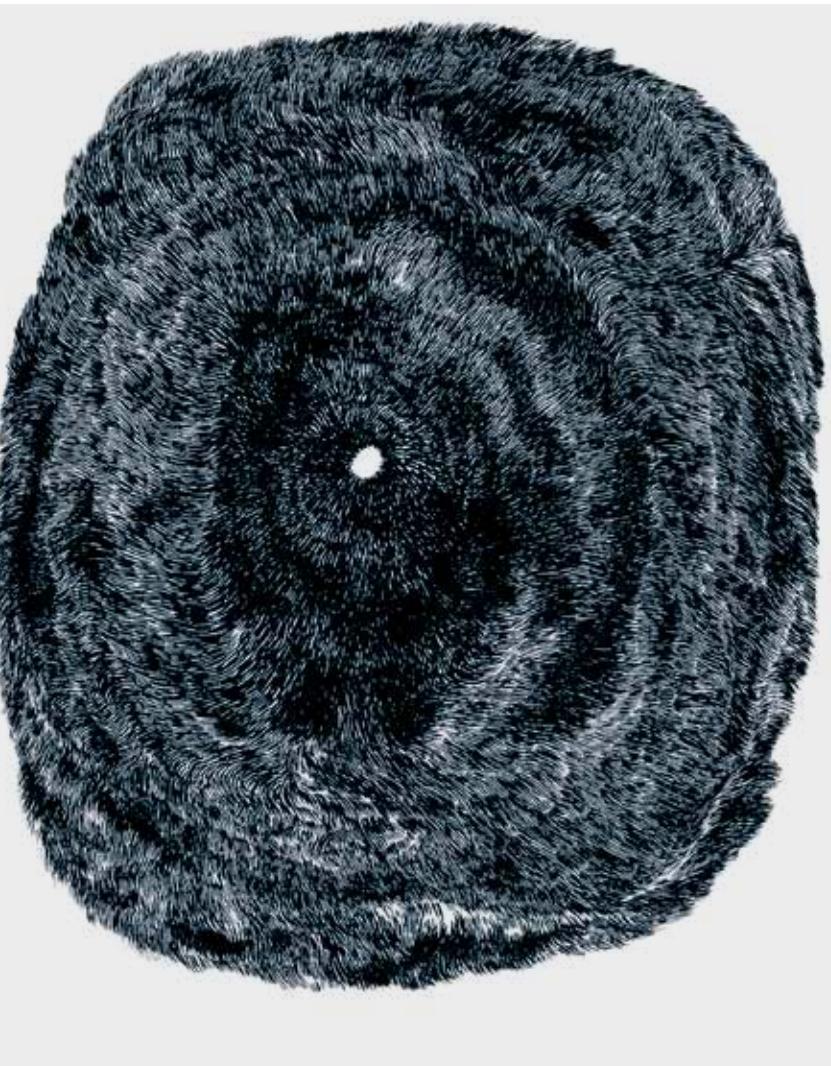
C'est en 2007 que j'ai fait sa connaissance. Nous avons été présentés à *Les Complices**, un espace d'art contemporain où l'accent est mis de façon explicite sur les positions féministes et queer depuis qu'Andrea Thal en a pris la direction. J'étais dans ma troisième année de formation artistique et je venais de déménager de Bâle à Zurich. C'était une chaude soirée d'été, on était dans la rue et on buvait de la bière. Dans la vitrine de la salle d'exposition, il y avait deux objets ressemblant à des masques : des visages grimaçants en argile crue avec de faux cheveux blonds et des paupières collées, fermées, maquillées et ornées de beaux cils longs. À côté de ces objets, Sabian Baumann présentait de sombres dessins au crayon – des scènes de crime et des scènes de ménage – dans une exposition intitulée *Aujourd'hui et Toujours*.

Je connaissais déjà les travaux de Sabian Baumann, notamment l'affiche *Queering Idols* où est représentée une série de portraits : Angela Davis, Le Tigre, Michel Foucault... Une amie artiste l'avait accrochée dans son salon. *Queering Idols* s'inscrit dans *Casual*, un label créé en 2002 sous lequel Sabian Baumann regroupe divers projets qui remettent en question les rôles de genre hédonormatifs et présentent des contre-propositions. Ce label donne ainsi lieu à des expositions, des pôles d'information et des films. Par exemple, au documentaire *Working on It*, que Sabian Baumann a réalisé avec Karin Michalski, dans lequel des protagonistes queer parlent de genre et de race, et où est posée la question de savoir comment peuvent être changées les représentations dominantes que l'on a du genre et de l'homme blanc, et comment peut être changée la langue pour en parler.

Les thèmes qui traversent toute l'œuvre de Sabian Baumann sont le questionnement de la fiction qu'est la normalité et celui du sujet. Baumann s'intéresse au moment où il devient évident que nous ne sommes pas des individus authentiques et autosuffisants, mais que c'est en premier lieu notre environnement, notre réalité sociale qui nous définissent – chaque livre que nous avons lu, chaque cicatrice, chaque expérience, nos habitudes alimentaires, mais aussi les prolongements du corps que sont l'iPhone, les jouets sexuels ou un ordinateur portable, déterminent qui nous sommes. Il y a bien des choses dont nous sommes faits que nous ne choisissons pas, que nous n'avons même pas envie de choisir, peut-être même qu'un tel choix nous rebute. C'est le point de départ de Sabian Baumann qui nous montre impitoyablement – mais aussi avec beaucoup d'humour et de gentillesse – la contradiction grotesque qu'il y a entre la manière dont nous voulons nous voir et celle dont nous sommes formés. Une dichotomie où la subjectivité demeure de façon permanente au stade de l'ébauche.

Cet état indéfini ne concerne pas seulement les sujets individuels, mais aussi la société dans laquelle ils apprennent à se concevoir comme tels. C'est ce que montre par exemple le dessin grand format *Haufen (unkultiviert)* (« Tas (non cultivé) ») de 2011, présenté à l'exposition du Centre culturel suisse de Paris. Un tas de pierres informes mais apparemment vivantes : elles embrassent, lèchent, touchent, se tiennent, se soutiennent ou sont cousues l'une avec l'autre ; elles ont diverses ouvertures par lesquelles elles se font nourrir par une plante et évacuent des excréments. Le sol sur lequel elles reposent est jonché de restes humains. Tout se passe simultanément : gestes de consolation, rejet de matières fécales, repas, sexe. La « normalité » est démasquée comme fiction. Alors, nous nous souvenons que les structures sociales sont négociables. ■

Lucie Kolb est critique, artiste et coéditrice de *Brand-New-Life*.



Karoline Schreiber, *Fur No 2, 2015*.

Trous du cul et automates

La production artistique de Karoline Schreiber se déploie du dessin à la performance en passant par la peinture. — Par Sarah Merten

Repères biographiques

Karoline Schreiber, née en 1969, vit à Zurich. Elle exposera à la Stadtgalerie à Berne, en 2016. Elle a participé à la Cantonale Berne Jura, Kunstmuseum de Thonon et Kunsthaus d'Interlaken, en 2014, et à Drawing Now, Carrousel du Louvre, Paris en 2013. Elle a fait des performances de dessin en 2015 à la NY Art Book Fair, MoMA PS1 à New York, à message salon, Rote Fabrik, à Zurich, au Kreuzberg Pavillon à Berlin et à la Chamber of Fine Arts à Zurich. Ouvrage de référence : *Karoline Schreiber, Letzte Nacht, The Green Box*, Berlin, 2015.

« Je viens du dessin », explique Karoline Schreiber, née en 1969 à Berne. La peinture, qui apparaît chez elle de manière pour ainsi dire magistrale, n'en constitue pas moins une part essentielle de sa production.

Peindre exige qu'elle ait une autre image d'elle-même que lorsqu'elle dessine, car elle estime que l'héritage de l'histoire de la peinture pèse plus lourd : « Dans l'histoire du dessin, il n'y a pas de Carré noir sur fond blanc [Kazimir Malevitch, 1915]. On est donc plus libre de ses mouvements. Par contre, en peignant, on a sur le dos tout le poids de l'histoire de la peinture. » Pour autant, Karoline Schreiber n'a pas l'ambition de continuer à radicaliser la peinture ou de la réinventer. Elle peint exclusivement de manière figurative et réaliste, à l'huile – ceux dont elle fait le portrait se retrouvent cependant dans des situations parfois surréalistes. Avec un intérêt manifeste pour la matière picturale, elle modèle des textures spécifiques de peau, de chair ou de tissu.

• EXPOSITION

26.02 - 03.04.16

Karoline Schreiber
Quelques trous du cul et un aspirateur automatique

À voir également, performance de Karoline Schreiber accompagnée d'un live musical d'Anders Guggisberg le vendredi 1^{er} avril à 20h

Ce faisant, elle cherche en quelque sorte l'origine de la peinture en tant que moment où couleur et forme constituent un tableau et, inversement, se libèrent de la représentativité en s'unissant et glissant vers l'abstrait. Ce qui de loin est réaliste devient de près pictural.

Représentation et abstraction se rencontrent dans la série de dessins *Quelques trous du cul*. Ils forment avec l'*Aspirateur automatique*, muni d'une fonction dessin, une installation qui prend pleinement possession de l'espace dans l'exposition du Centre culturel suisse.

Quelques trous du cul est la suite de la série de dessins *Sept Barbes célèbres et un trou du cul inconnu* (2013), qui juxtapose la pilosité faciale de personnalités connues à un énorme anus. La nouvelle série créée pour l'exposition conserve le réalisme de la représentation : sur des toiles grand format, l'orifice corporel le plus tabouisé est dessiné d'un trait exact et présenté de manière indifférente, presque scientifique. L'agression inhérente au titre vulgaire désignant une personne déplaisante se heurte, dans les immenses représentations, au paysage corporel qui rappelle un cratère et dérive vers l'abstrait.

Le vulgaire et le répugnant, dont la transposition artistique révèle cependant une beauté fascinante, reviennent comme un leitmotiv dans l'œuvre variée de Karoline Schreiber. De même son intérêt pour le corps humain, notamment féminin – un terrain de négociation des valeurs sociales de beauté, de force et de vitalité.

Dans le groupe des *Dessins automatiques* – qui, dans un style de bande dessinée, voient le jour quotidiennement depuis quelques années suivant les mêmes conditions formelles –, la lutte pour arriver au corps idéal s'exprime principalement dans l'anormalité de celui-ci. Sur les plus de trois mille six cents dessins accumulés à ce jour, exécutés au feutre noir fin sur papier blanc carré, s'ébattent ici et là, à côté d'ébauches de compositions d'objets et de lignes, des créatures bizarres aux membres d'une énormité caricaturale et présentant des excroissances et des furoncles inquiétants. « Je ne sais pas au départ ce que je vais dessiner, j'aborde la page blanche le plus possible sans idées préconçues », explique l'artiste.

Elle s'inspire ce faisant de l'écriture automatique des surréalistes qui fut adaptée aux arts visuels dans les années 1920 : il s'agit de faire parler l'inconscient, l'ontologique et le spontané de la manière la plus libre possible. Karoline Schreiber fait également appel à cette stratégie dans ses « dessins performances » au cours desquels un projecteur permet de suivre en direct, sur un écran, le mouvement de sa main qui dessine.

Elle réalisera une performance durant le salon du dessin Drawing Now, sous forme d'une collaboration inédite avec Anders Guggisberg, plasticien au sein de Lutz & Guggisberg et aussi musicien, notamment pour les soundtracks des vidéos de Pipilotti Rist. ■

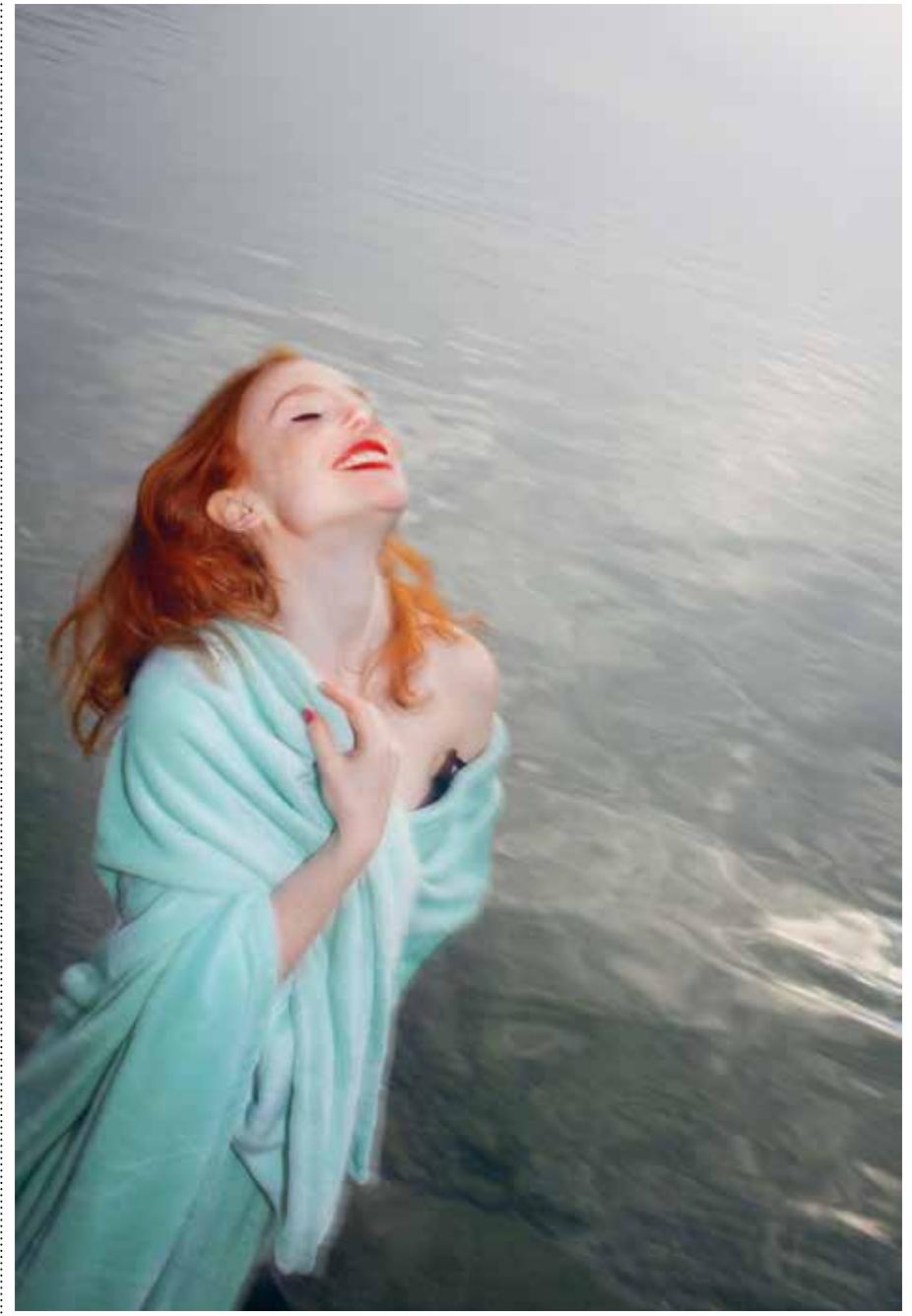
Sarah Merten est historienne de l'art et travaille au Kunstmuseum de Berne et à la Hochschule de Lucerne.

Portrait d'un endurant

Amoureux des mots, des comédiens et du sport, Denis Maillefer est un artiste qui maîtrise dans ses spectacles l'art de grimper en danseuse. Art du cycliste qui consiste à savoir gagner en puissance, en alliant force, grâce et équilibre. — Par Marie Fourquet

● THÉÂTRE

MARDI 15, MERCREDI 16 ET JEUDI 17.03.16 / 20 H
Denis Maillefer /
Cie Théâtre en Flammes
Marla, portrait d'une femme joyeuse
(2016, 60', 1^e française)



Doit-il aux kilomètres de cols grimpés à vélo cette éternelle dégaine de jeune homme étourdi par la vitesse ? De son amour du sport on retiendra le joli succès de son spectacle *In Love with Federer*, mais surtout cette endurance tranquille acquise au fil des années, faisant de lui aujourd'hui une figure essentielle du théâtre romand.

Régulièrement qualifié de metteur en scène sensible au travail subtil et réaliste, il impose sa marque de fabrique à travers des créations épurées, graphiques, mettant en exergue une direction d'acteurs finement menée à l'instar de *L'Enfant éternel*, travail tout en distance autour de la perte d'un enfant.

En mai dernier, les spectateurs ont pu découvrir *Lac*, spectacle de sortie des étudiants de la Manufacture, haute école de théâtre de Suisse romande.

Lac est une succession tragique de quinze monologues écrits sur mesure pour les élèves de la Manufacture par Pascal Rambert : « J'ai écrit *Lac* pour eux, une histoire où la langue est le premier sujet. Une histoire de langue mettant en ligne seize corps moins un, face à la mort, au sexe et au crime. »

Lac raconte la nuit du drame. Une de ces nuits dont on ne se réveillera jamais vraiment. Une nuit imbibée où les coeurs se frottent contre les sexes.

Il en fallait de l'audace à Denis Maillefer pour accompagner des comédiens en devenir à prendre en charge l'écriture vertigineuse de Pascal Rambert. Il fallait être passionné pour oser les poser ainsi sur scène, statiques durant trois heures, pieds nus sur un sol miroitant. Sol miroir leur offrant pour unique reflet eux-mêmes, eux au creux du vide avec pour seul allié un texte. Pas des moindres, on s'entend. Mais un cavalier débutant n'est pas obligé d'enfourcher un pur-sang. Alors, il fallait aussi beaucoup aimer l'écriture contemporaine et les auteurs pour oser offrir à ces élèves un texte brut comme un diamant, sans ponctuation, un labyrinthe de répétitions. Et puis, il fallait savoir les guider pour que chacun y trouve son propre souffle.

Le résultat est bluffant. On en oublie le bal des débuts pour ne retenir que leur jeunesse. Cette jouvence maladroite et cruelle qui sublime la tragédie. Et en cela, les mises en scène de Denis Maillefer savent faire la part belle aux acteurs.

Parce que sur le plateau se dessine une simplicité bouleversante et qu'il fait partie de ces metteurs en scène qui ne craignent ni le texte, ni l'histoire, ni l'émotion.

Denis Maillefer joue de la désinvolture pour offrir des spectacles dont il émane une force. Alors, et si à travers les spectacles de Denis Maillefer, il ne fallait tirer qu'un fil ?

Un seul fil nous menant jusqu'au portrait de Marla, l'escort girl accomplie, peut-être serait-ce celui des figures féminines ?

De Marilyn, l'ingénue, en passant par Bérénice jusqu'à Ariane de *Belle du seigneur*, Denis Maillefer semble dénouer méticuleusement sa bobine offerte à l'entrée du labyrinthe.

Oui, il y a des thèmes dédaléens comme celui d'un féminisme épanoui, revendiqué par une prostituée, thème qu'il faut alors savoir défier à mains nues comme l'on combat un minotaure suintant la testostérone au fond de son labyrinthe. A un moment, il faut courageusement entrer dans ce labyrinthe, s'y perdre et affronter la bête qui vous attend, la vaincre puis enfin trouver l'issue. Sortir vers la lumière, guidé par le fil.

Le fil tendu d'Ariane, de Marla, celui du désir féminin capable de vous offrir une belle échappée. ■

Marie Fourquet est auteure et metteuse en scène. Elle codirige avec Philippe Soltermann la compagnie de théâtre lausannoise ad-apte.



Dorian Rossel. © Stéphane Argerich

Dorian Rossel, mangeur de formes narratives

Avec un théâtre essentiellement inspiré des autres arts, le meneur de la compagnie STT (Super Trop Top) explore la capacité de la scène à englober toutes les disciplines artistiques. — Par Pierre-Louis Chantre

● THÉÂTRE / GRAND ENTRETIEN

JEUDI 28.01.16 / 20 H
Dorian Rossel

Entretien avec
Jean-Xavier de Lestrade
et Olivier Broche.
Modération : Arnaud Laporte

Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir,
au Théâtre du Rond-Point, Paris,
du 5 au 31 janvier 2016

Il n'était pas tout à fait le premier, mais quand même : il y a huit ans, combien de metteurs en scène portaient du cinéma, de la BD ou du film documentaire sur scène ? Et parmi eux, lesquels parvenaient à transformer des œuvres d'images en véritables objets de théâtre ? En 2007, Dorian Rossel adapte *La Maman et la Putain* de Jean Eustache, devenu *Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir* ; en 2008, il transpose *Quartier lointain* de Jirô Taniguchi, l'un des chefs-d'œuvre de la bande dessinée japonaise contemporaine ; en 2010, c'est *Soupçons* de Jean-Xavier de Lestrade, une série documentaire sur un fait divers américain, qu'il amène sur les planches. Aussi familière qu'une telle approche paraisse aujourd'hui, ce genre d'appropriation

des arts visuels par le théâtre relevait encore, au milieu des années 2000, d'une démarche de « Maverick ».

Richesse narrative

Formé à Genève, à l'École Serge Martin, fils d'une comédienne et d'un ingénieur mordus de théâtre, de danse et d'arts plastiques, Dorian Rossel connaît ses classiques : dans le répertoire de la compagnie STT, qui compte à ce jour près de vingt productions, on trouve *L'Avare* de Molière et *La Tempête* de Shakespeare, tous deux montés pour de jeunes publics. Le travail du metteur en scène (auquel s'associent des fidèles essentiels, notamment Delphine Lanza à la collaboration artistique et Carine Corajoud à la dramaturgie) se base cependant d'abord sur du matériel non théâtral : la faute à ce jour où, projetant d'adapter un texte de Friedrich Dürrenmatt, Dorian Rossel tombe sur *Soupçons* de Jean-Xavier de Lestrade, qui brasse le même thème de la formation des préjugés. Le documentaire déclenche un tel ébranlement qu'il s'impose comme matériau de mise en scène. Exit le texte de théâtre. Plongée dans une aventure où le rapport aux nouveaux médias tiendra une place centrale.

À une époque où une partie du théâtre fait de la sociologie ou de la philosophie sous des formes non narratives, tandis que l'autre cherche à renouer avec l'art de raconter des histoires émouvantes, Dorian Rossel se situe un pas plus loin : ses spectacles fusionnent déjà ces deux pôles. Son travail explore tout autant la richesse narrative du théâtre que le potentiel de la scène à susciter un regard sur le monde contemporain.

Les créations de la compagnie STT prennent acte du fait que notre réalité, à nous autres spectateurs d'aujourd'hui, consiste tout autant, sinon plus, en des objets culturels divers : le cinéma, la vidéo, les livres, les images font maintenant partie de la vie de tout un chacun comme jadis le cheval et la charrue.

En puisant dans le manga, le cinéma, le documentaire, mais aussi dans la littérature (*L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, *Oblomov* de Gontcharov), Dorian Rossel ne se penche pas seulement sur l'absence du père, le travail du monde sur soi ou les contraintes de l'existence sociale, il se nourrit aussi de multiples formes artistiques et met le théâtre au défi de montrer sa plasticité, sa capacité à englober ses voisins, sa nature d'art total.

Matérialiser les points de vue

Mais s'il fallait trouver un élément qui singularise le travail de STT au sein d'une création contemporaine qui a érigé le décloisonnement des disciplines en credo, ce serait peut-être cette façon si particulière, et si prégnante, qu'à Dorian Rossel de matérialiser les points de vue qu'il met en scène. Qu'il soit recouvert de tapis comme dans *Oblomov*, bordé par de hauts rideaux comme dans *Une femme sans histoire* ou occupé d'un seul tourne-disque et de deux chaises comme dans *Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir*, le plateau de ses spectacles est invariablement simple et ouvert. Il permet toutes les rotations, celle des comédiens d'abord, qui changent de rôle à vue, celle des positions qui pivotent sans cesse entre premier et dernier plans, mais aussi celle de l'espace théâtral que le spectateur voit parfois tourner devant lui comme un objet en 3D : les heureux qui ont vu *Quartier lointain* restent marqués par ce moment où, soudainement, les lits se dressaient sur la scène. En un claquement de doigts, le spectacle apparaît comme vu du ciel. En ce qui me concerne, je me souviens d'avoir été, au propre comme au figuré, *collé au plafond*. ■

Pierre-Louis Chantre est journaliste.

L'homme-île déserte

Sur les traces de Beckett, Joël Maillard nous plonge dans le silence d'un homme révolté par les agressions de notre société. Une femme raconte qui il est dans *Ne plus rien dire*, un bouleversant monologue.

— Par Cécile Dalla Torre

• THÉÂTRE

MARDI 16, MERCREDI 17
ET JEUDI 18.02.16 / 20H
Joël Maillard / Cie SNAUT
Ne plus rien dire
(2012, 65', 1^{re} française)

Texte, mise en scène :
Joël Maillard / interprétation :
Joëlle Fontannaz, Jean-Nicolas Dafflon / vidéo, scénographie :
Sarah André, Vincent Deblue /
lumière : Dominique Dardant /
son : Thierry Simonot

Coproduction : Cie SNAUT,
Théâtre 2.21, Grange de Dorigny –
UNIL, Arsenic – Centre d'art
scénique contemporain,
Saint-Gervais Genève Le Théâtre.
Soutiens : Loterie Romande,
Ville de Lausanne, Fondation
Ernst Göhner, Corodis, Pour-cent
culturel Migros

L'homme-île déserte, ce sont les termes qu'utilise Joël Maillard pour évoquer ce personnage dont on n'entendra jamais la voix dans *Ne plus rien dire*, monologue pour un cercle de parole. « Quelqu'un possédant un seuil de tolérance aux agressions de son époque plus bas que la moyenne », détaille l'auteur. Une femme (Joëlle Fontannaz) parle à sa place, reconstituant avec humour le puzzle de sa présence muette. « Il avait des rêves, des projets de vie, des aspirations. Il aurait voulu devenir mendiant, voleur, toxicomane, gigolo, tueur en série, vagabond, pochetron, prof d'anglais en Chine [...] et trouver sa place quelque part dans la marge. Mais au fond, il était d'une normalité presque effrayante », dit-elle de lui depuis ce cercle de parole et d'espoir fictif auquel sont conviés les spectateurs. Une micro-utopie, dans un monde voué au culte de la réussite et de l'accomplissement de soi, que de se réunir pour évoquer des projets larvés.

L'auteur, qui met son texte en scène, a tissé un monologue poétique pour aborder un sujet éminemment politique. « Lui comme moi sommes des gauchistes anticonsuméristes qui souhaiterions une société de décroissance et un mode de vie plus frugal et plus simple », confie Joël Maillard. Cela répondrait à des motifs écologiques et à une vision égalitariste de la société. Une partie de la population ne peut vivre dans le confort que parce qu'une autre partie plus nombreuse connaît la misère, insiste-t-il.



Joëlle Fontannaz dans *Ne plus rien dire*. © Jeanne Quattropani

Notre homme a donc bien des choses à revendiquer en s'attaquant aux symboles de notre société de consommation. Un activiste radical ? Pas tout à fait, car il ne passe jamais à l'acte, préférant se retrancher dans une forme de résistance, isolé, sans être politisé ni militaire. « Tout ce qu'on peut mettre à son crédit, c'est qu'il refuse de se compromettre dans la compétition, le travail et le superflu, l'achat compulsif. Vivant à peine, son empreinte écologique est exemplaire pour un Occidental. » La destruction de biens et d'argent liquide à petite échelle, autrement dit la création de manques à gagner, est son credo. Ses intentions ? Poser des explosifs pour détruire luxe, argent et voitures neuves.

En arriver au silence

Joël Maillard, que l'on voit aussi beaucoup comme comédien sur les scènes romandes, dernièrement dans des mises en scène de Guillaume Béguin ou de Denis Maillefer, a démarré l'écriture en 2005. Né à Fribourg en 1978, il se forme à l'art dramatique au Conservatoire de Lausanne, où il vit depuis une quinzaine d'années. Dans un café de sa ville d'adoption, il nous parle de ce qui a inspiré l'écriture de *Ne plus rien dire*, publié dans *Archipel*, revue littéraire romande de l'Université de Lausanne. « J'ai vu un homme qui jetait des sacs remplis de boîtes métalliques dans des poubelles. Un peu plus tard, j'ai rencontré une femme ayant connu cet homme, dont elle m'a raconté le parcours. »

Sommes-nous dans la fiction ? L'histoire est partiellement vraie, réplique Joël Maillard. « Au départ, j'écoutais seulement quelqu'un évoquer un autre qui n'était pas là. Il n'y avait que cette impulsion-là : entendre parler d'un absent et voir se dessiner un être avec quelques informations biographiques, mais incomplètes. Ce que j'ai essayé de faire à l'été 2012, à partir d'anecdotes au sujet de "il". Il n'était pas question au début qu'il cesse de parler. Je ne sais plus comment cette issue s'est imposée. Je me rappelle que je n'avais qu'une suite de petits fragments anecdotiques en tête, mis un jour bout à bout. Je ne savais toujours pas comment j'allais en faire une pièce. Jusqu'à ce que je voie un salon avec des fauteuils en cercle. » Où la femme sort ces fameuses boîtes



Joël Maillard, *Ne plus rien dire*. © Jeanne Quattropani

métalliques de son sac qui contiennent ses projets à lui. « Ce qui est étrange, c'est que ce qui prend le plus de place dans la pièce, son silence, est l'objet d'une digression », relève l'auteur. On réexplore alors le passé de cet homme relativement jeune, plus ou moins de l'âge de Joël Maillard. Son hypothèse à elle ? Le projet de ne plus rien dire serait peut-être encore un projet avorté, comme tous les autres qu'il n'a jamais réalisés, mais jetés à la poubelle. D'où ses tentatives d'altération des perceptions pour mettre en doute un réel qu'il ne maîtrise pas. Par des effets stroboscopiques et vidéo, doublés d'une bande-son apocalyptique, sa fin du monde à lui commence. Et la nôtre pour atteindre un paroxysme scénique qui bouleverse.

Le Cycle des Rien

Ne plus rien dire est le deuxième volet du « Cycle des Rien », dont Joël Maillard n'avait pas encore l'idée lorsqu'il écrit *Rien voir*, la première pièce. Il le mettra en scène dans le cadre de sa compagnie SNAUT, plongeant le spectateur dans le noir d'une petite cabine où celui-ci s'allonge pour un voyage contemplatif et auditif en miroir de la solitude et de la réclusion de l'humain. « Tout est parti de la lecture de *Compagnie*, roman de Beckett où une voix s'adresse à quelqu'un couché dans le noir. En imaginant ce personnage, j'ai eu la sensation que cette situation littéraire pouvait être une situation de spectateur. »

L'obsession du monde clos, présente dans toutes les pièces de Joël Maillard, prend dès lors corps. « On part d'une cabine dans *Rien voir*. Puis on passe au cerveau de celui qui ne parle plus et s'isole dans *Ne plus rien dire*. Il n'a plus que des entrées et plus de sorties. Son univers mental pourrait paraître vide, mais il est en fait trop plein. Ensuite, dans *Pas grand-chose plutôt que rien*, une société installée dans une capsule spatio-temporelle depuis un certain temps est réunie autour d'une table. Après une mise à l'écart du système dans *Ne plus rien dire*, je me suis demandé pour *Pas grand-chose*

plutôt que rien comment agir, d'où l'idée que la pièce débouche sur une action anti-publicitaire. » La publicité est la croûte superficielle du système consumériste et en même temps l'un de ses principaux leviers. Pour le troisième volet de ce cycle aussi caractérisé par l'absence, l'idée était donc d'expérimenter un locuteur inhabituel en faisant « dire » le texte par des téléviseurs et de vérifier la conséquence de la pièce dans le réel. Parfois actif, parfois passif, le spectateur est immergé dans le dispositif. Même si *Ne plus rien dire* est le moins immersif des trois volets en question.

Influence de Beckett

Chez Joël Maillard, l'influence de Samuel Beckett remonte même encore au-delà. Elle date d'une rencontre à la radio avec *Le Dépeupleur* lu par Serge Merlin il y a quelques années. « Dans ce court récit, Beckett détaille les modalités de vie d'une microsociété de deux cents personnes dans un cylindre sans issue, à la recherche de leur "dépeupleur" ou exterminateur. Mon obsession pour l'enfermement vient de là. Cette assemblée est vouée à une mort naturelle. Beckett, lui, dit qu'ils seront vaincus, explique-t-il. La notion d'espace mental ou physique clos m'inspire beaucoup et résonne avec la vie sur terre dans un temps limité et un espace fini. Pour moi, il n'y a pas besoin de voir des chambres à gaz dans *Le Dépeupleur*, la vie sur terre suffit. Car parfois, on a l'impression d'un futur illimité qui n'en est pas un. Mais surtout, on ne peut pas partir de soi. On peut potentiellement changer beaucoup de choses, de chemins, mais dans les faits, il est rare que cela se passe comme cela. La question du conformisme est là. Très peu sont ceux qui arrivent à sortir d'un certain mode de vie. » Le protagoniste de *Ne plus rien dire*, lui, met sa solitude et son silence à l'épreuve. Une forme de « vie abandonnée » comme ces personnages de vagabonds beckettiens, désemparés jusqu'à l'os et terriblement attachants. ■

Cécile Dalla Torre est journaliste culturelle, rubrique théâtre / danse au quotidien *Le Courrier*.



Puts Marie. © Sylvère H

Puts Marie, rock vénéneux

Réapparu à l'hiver 2013 avec un mini-album débridé et déluré, au terme d'une longue parenthèse, le groupe de Biel réalise depuis un parcours sans fautes. — Par Olivier Horner

● MUSIQUE

MARDI 29.03.16 / 20 H

Puts Marie
+ Schade

MERCREDI 30.03.16 / 20 H

Puts Marie
+ Palin & Panzer

Une résurrection. Disparus quelque temps des radars sonores, les Biellois de Puts Marie sont réapparus à l'hiver 2013 avec le mini-album *Masoch*, dont le rock vénéneux n'a cessé, depuis, de séduire loin à la ronde. Au terme d'une longue parenthèse qui a vu leur chanteur émigrer à New York et goûter au théâtre, leur bassiste s'éclipser à Mexico, leur batteur se lancer dans un projet solo et leur guitariste ouvrir un magasin de musique, le groupe aux mille et une vies formé en l'an 2000 a trouvé un nouveau souffle. Aussi inespéré que captivant.

En formule quintet, il a activé un répertoire diaboliquement lascif, mélancolique et mélodique qui fait parfois songer au dEUS des débuts, mais fourmille de pistes originales et de chemins de traverse escarpés. Un nouveau départ si convaincant qu'il lui a valu le Prix culturel de la Ville de Biel – attribué pour la première fois à une formation rock – et de se produire dans quantité de festivals prestigieux (Transmusicales de Rennes l'hiver dernier, Eurosonic, Printemps de Bourges, The Great Escape, Paléo et Vieilles Charrues). Leur cote n'a ainsi cessé de grimper ces deux dernières années. À juste titre, tant les variations d'intensité des prestations de Puts Marie se révèlent ensorcelantes. Au point que le

groupe ne pouvait décemment en rester là et a donc accouché en 2015 d'un *Masoch II* (puis d'un *Masoch I et II* fusionné), meilleur album suisse de l'année venu confirmer le pouvoir trouble et addictif de leurs chansons.

Entre accents progressifs, élans psychédéliques à l'orgue Farfisa, fracas saturés évoquant par endroits Nirvana et climats d'une moiteur interlope portés par le sulfureux *Pornstar*, Puts Marie a sans peine et avec beaucoup d'âme électrisé les scènes où il s'est produit. Les concerts du quintet débutent souvent dans un calme instrumental trompeur. Une torpeur vite dissipée par une succession d'orages desquels se distinguent entre autres *Tell Her To Come On Home*, relecture lascive de *Little Mack with Sun Ra & His Arkestra*. Le jazzman américain cosmique, inspirateur du P-Funk, figure d'ailleurs parmi les solides influences communes des membres de Puts Marie qui cherissent avant tout les hybridations débridées, voire délirées. « Il y a aussi les Beatles, Jimi Hendrix, Tom Waits, Radiohead, Ornette Coleman, Pavement, Motorpsycho, Eels mais aussi du funk, de la soul, du hip-hop ou du disco italien », complète le guitariste Sirup Gagaval.

Autant de références disparates que Puts Marie n'a réussi que tardivement à dompter. « Au départ, on faisait des trucs bizarres, en trio, avec des improvisations jazz et de courtes chansons entre batterie, saxophone et guitare. Puis on a viré totalement free jazz avec l'arrivée d'un clavier, avant d'explorer un répertoire blues-rock. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Max Usata au chant que notre formule et nos influences se sont vraiment affinées et fluidifiées ».

De cette période de quêtes sonores sont nés deux albums brouillons (*Is God A Dog ?* en 2003, *Dandy Riot* en 2007) et un EP foutraque (*After The Hangman Comes The Surgeon* en 2009). Avant que la fameuse pause salvatrice ne disperse tout le monde aux quatre vents et

permette à chacun de grandir grâce à diverses expériences artistiques. De gagner en maturité pour mieux repartir, sans devoir heureusement tout reprendre à zéro. « Avec *Masoch*, nous explorons toujours beaucoup de styles, mais nous sommes parvenus à une certaine homogénéité esthétique, à mieux relier nos chansons, à enrichir nos influences. »

De fait, la formule originale de Puts Marie s'exprime et stupéfie notamment par ses alternances et juxtapositions de sonorités chaudes et froides, de climats moites et tranchants, de plages déliées et de pistes frénétiques. Entre accents soul et rock, le psychédélisme ardent du quintet doit aussi une fière chandelle à la voix atypique de Max Usata, qui oscille entre graves et aigus et se travestit au gré des atmosphères, du hanté *Obituaries* sur voix filtrée par exemple aux airs pop-rock-hip-hop effrontés du mélodique *Pornstar* en passant par le groove mariachi de *Hecho en Mexico* et la soul garage de *Horses Gone Far*.

Le rock de Puts Marie s'apparente au final à une hydre venimeuse. Polymorphe et androgynie, élégant et déglingué, anguleux et sinuex, il s'épanouit dans les métamorphoses embrumées, dans le lyrisme ourlé aussi bien que dans les saccades outrées. Les télescopages et digressions sont ici en leur royaume.

Deux groupes en première partie

À l'occasion de leur venue, le CCS a donné à Puts Marie l'occasion d'inviter les groupes Schade et Palin & Panzer.

Schade

Fruit de la rencontre entre Brynjar Thorson (Welington Irish Black Warriors, Cochon Double) et Dany Digler (Love Cans, Los Orioles, Dee Diglers), Schade a choisi d'évoluer dans des zones rock troubles. Le duo bien-nois télescope sans modération influences new wave et musique psychédélique, entrechoquant ou entremêlant voix, guitares et batterie électronique dans un répertoire aussi sombre qu'abrasif et incandescent. Tout en déversant quelques couplets plutôt haineux envers la police ou la malbouffe, revêtant pour le coup un côté punk anachronique.



Schade. © Jenna Calderari

Palin & Panzer

La chanteuse zurichoise Sarah Palin et le batteur Hugo Panzer forment le tandem de choc Palin & Panzer. Tous deux à la guitare, à la batterie et à la voix, ils interprètent des morceaux mélodiques pourtant souvent chargés de rage. Leur répertoire, qui navigue aux frontières de la pop, du blues, de la folk, du jazz et de la soul, s'avère un condensé de sauvagerie rythmée. Porté par la voix aussi exceptionnelle que polymorphe de Sarah Palin, dont le vibrato fait merveille, le duo s'offre aussi quelques incursions punk, hip-hop et électro stupéfiantes. ■

Olivier Horner est spécialisé dans les musiques actuelles. Il travaille à RTSinfo et collabore au quotidien *Le Temps*.



Palin & Panzer. © DR



Terrassements des rives de l'Aire, Genève. © Fabio Chironi

Aller à la limite de ce que l'on sait

Spécialiste du paysage, l'architecte genevois interroge les couches du passé pour construire et inventer le présent. — Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

MARDI 08.03.16 / 20 H

Georges Descombes
Une imagination topographique

Conférence

Le Genevois Georges Descombes travaille « dans le paysage » depuis trente-cinq ans. En France, en collaboration avec le bureau ADR, il a conçu le parc de la Cour du Maroc à Paris ainsi que deux interventions dans le cadre de Lyon Confluence. Prés de Genève, au sein de l'équipe pluridisciplinaire Superpositions, il pilote depuis le début des années 2000 l'important chantier de renaturation du cours d'eau de l'Aire. Une démarche qui lui a notamment valu le Prix Schulthess des jardins 2012. Nous l'avons rencontré à Genève dans les locaux d'ADR, le bureau créé par son fils Julien Descombes et par Marco Rampini.

Georges Descombes n'aime pas trop le terme d'architecte paysagiste. Cette méfiance face aux étiquettes est louable. Elle s'explique aussi par une trajectoire très personnelle qui laisse de la place à l'imprévu et se joue des « accidents ». Un parcours où de petites choses peuvent conduire à d'importants projets, une vie où les rencontres, le travail en équipe et la complicité comptent énormément. Georges Descombes est un architecte qui reconnaît l'importance des passeurs, un intellectuel qui revendique des maîtres auxquels il aime se référer et n'hésite pas à rendre hommage.

L'homme est élégant, mais sans coquetterie superflue. Il se passionne et s'enflamme pour tout ce qui fait sens.

Il acceptera donc que l'on donne sa date de naissance, 1939. Cette date est importante car elle ancre sa jeunesse et ses premiers pas d'architecte dans une période pleine de révoltes et de promesses. Georges Descombes a 29 ans en Mai 68. Une époque, se souvient-il, « où personne n'ouvrira son propre bureau. Cela aurait sonné comme une injure. On travaillait dans l'administration ou chez un autre. Mais pas question de devenir patron. »

Après son diplôme à l'École d'architecture de Genève, il éprouve le besoin d'aller voir ailleurs. En l'occurrence à Londres, où il poursuit ses études à l'Architectural Association School of Architecture et où il s'intéresse au thème du logement social. À son retour à Genève, une fois encore, son refus de « l'establishment » et son goût pour la recherche l'emportent. Il rejoint l'université où l'enseignement de l'architecture a profondément changé. En matière d'urbanisme notamment, elle connaît une période extrêmement dynamique avec des professeurs invités venus de toute l'Europe.

C'est alors que le paysage entre dans la vie de Georges Descombes. Un peu par hasard. Entre 1980 et 1986, il va réaliser, en plusieurs étapes, l'aménagement du parc En Sauvy à Lancy, dans la banlieue de Genève. Ce projet tombe à pic. L'architecte se passionne alors pour les théories de l'Italien Vittorio Gregotti sur « Le territoire de l'architecture », l'importance du site et de son histoire. Une prise en compte tout à la fois de ce qui existe et de ce qui a disparu que Georges Descombes va s'efforcer de mettre en œuvre dans ce projet.

Le parc était divisé par une route construite sur la rive aménagée d'un cours d'eau. Il s'agissait de construire un passage pour les piétons. Il y avait de fait deux barrières, la route et l'eau, qui l'une demandait un tunnel et la seconde un pont. Georges Descombes a choisi de combiner l'un et l'autre. Il a imaginé, pour franchir la route, un tunnel en métal ondulé de 30 mètres de long, lui-même traversé par un pont en treillis d'acier de 96 mètres.



Terrassements des rives de l'Aire, Genève. © Fabio Chironi

Les autres aménagements consistaient à créer une aire de jeu pour enfants, une pergola et un pavillon. Pour s'approprier le lieu et structurer son intervention, l'architecte les a dessinés en s'appuyant sur le canevas des anciennes parcelles. Il a par ailleurs misé sur une extrême simplicité. Métal, béton coulé ou en plots, les matériaux sont ordinaires, les formes minimalistes. « J'ai essayé, a-t-il écrit à ce propos, de réaliser une architecture qui secoue son contexte, "gratte" la "banalité" excessive d'une situation, impose un changement dans ce qui semble trop évident. »

Georges Descombes aime parler de ce fond, de ce bagage théorique qui l'accompagne et fait que, quel que soit le projet, « c'est toujours un peu la même chose ». On a déjà cité Vittorio Gregotti et sa réflexion sur le lieu. Il faut aussi mentionner sa rencontre capitale avec le Genevois André Corboz dont le nomadisme intellectuel a beaucoup nourri le sien. De l'auteur du *Territoire comme palimpseste*, Georges Descombes retient « que l'architecture, fondamentalement, est un acte de transformation, de modification, de déplacement car elle intervient toujours dans quelque chose d'existant ». Comme lors de la restauration des œuvres d'art, il se donne une série de critères en forme de marche à suivre : l'intervention doit être minimale, lisible et si possible réversible.

Cette vision et ces principes alimentent et structurent l'un de ses plus grands projets, en cours de réalisation : la renaturation de l'Aire. Il s'inscrit dans le cadre d'un programme de renaturation de l'ensemble de ses cours d'eau lancé à la fin des années 1990 par le canton de Genève. L'Aire, qui coule sur 9 kilomètres en territoire genevois, fut désignée prioritaire en raison de ses crues répétées. Le groupement Superpositions, sous la direction de Georges Descombes et du bureau ADR, a remporté le concours avec une proposition complexe et fine : garder le canal construit au début du XX^e siècle comme

un témoignage des interventions passées et reconstituer l'ancien tracé de la rivière, mais en le déplaçant. « On crée un écart qui rend lisible notre intervention », explique l'architecte. Ce choix permet aussi de créer une promenade publique ponctuée de placettes, de bancs et de tables ainsi que de gradins qui s'orientent vers la rivière. Le tout très sobre et minimaliste, selon l'esthétique chère à l'architecte.

Restait de nombreux défis, dont un de taille : comment dessiner une rivière. Dans un premier temps, il fut décidé de « creuser un grand plateau et de laisser faire la rivière ». Le problème, c'est qu'en dehors des crues, cela peut prendre beaucoup de temps. Dans un autre tronçon, afin d'obtenir plus rapidement une grande diversité dans la morphologie du nouveau lit, les architectes ont développé une nouvelle approche, inspirée du « diagramme de percolation » et consistant à creuser une série de tranchées formant un ensemble géométrique constitué de losanges. « Quand on leur a proposé cela, nos collègues biologistes se sont dit : cette fois, ils sont devenus fous. Mais ils ont accepté. Et c'est un succès phénoménal », rigole Georges Descombes en se souvenant qu'il a testé le principe en faisant couler du lait sur une plaque de chocolat.

Quand on travaille avec la nature, on se prend à penser et à fonctionner comme elle. Chez Georges Descombes, la phrase rectiligne, la logique ordinaire, la chronologie stricte cèdent rapidement la place aux analogies, aux flash-backs et aux parenthèses. Il s'arrête pour nous conseiller un article ou un livre, pimente son récit de diverses anecdotes, nous parle de Jean-Luc Godard pour lequel il a travaillé autrefois. Il évoque les deux prix reçus cette année, son goût modéré pour les discours et sa peur de se répéter. « Il faut toujours être à la limite de ce que l'on sait, insiste-t-il, prendre un risque, être en avant du contrôle. » ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Affiches pour le Theater Chur (théâtre de Coire). © Elektrosmog

Les messagers

Sans complexe, les graphistes du studio zurichois Elektrosmog développent un design graphique subtil et sensible. — Par Alexandre Dimos

● GRAPHISME

MERCREDI 27.01.16 / 20H
Elektrosmog

Conférence en français
et en anglais

Zurich, fin des années 1990. Le quartier situé autour de la gare Hardbrücke, à une station de la gare centrale, possède toujours son visage industriel. Le prolongement du tramway venant du centre-ville n'est pas encore construit et la Prime Tower pas encore dessinée. C'est là, sur la Pfingstweidstrasse, une artère qui permet aux véhicules d'entrer dans le centre, que se retrouvent à l'heure du déjeuner les designers et artistes installés dans les immeubles en reconversion. L'émulation est perceptible.

À sa création en 1999, le studio Elektrosmog s'installe au numéro 6 de la rue. Ses membres côtoient Cornel Windlin, Norm et Flag, installés dans le quartier. Marco Walser tout juste revenu de Londres après une période de stage profite de l'énergie captée sur place pour créer avec Valentin Hindermann (qui travaille aujourd'hui sous le nom de Buerö 146) une petite structure indépendante encore rare à cette époque. Leur souhait est de pouvoir travailler en petit effectif sur des projets qui les passionnent. Quelques commandes leur permettent de se lancer, comme celle passée par l'Office fédéral de la culture pour lequel les designers ont une réponse singulière. Ils font également partie de la sélection de *Benzin*, un ouvrage publié à la fin de l'année 2000, qui a véhiculé la production originale, riche et nouvelle de ces jeunes designers suisses et les a ainsi fait connaître au reste du monde.

L'approche d'Elektrosmog s'est fondée dans un rapport décomplexé à l'histoire du design graphique suisse marqué pendant longtemps par les productions des modernistes des années 1960. Marco Walser revendique pour sa part l'héritage de Hans-Rudolf Lutz, lui-même ancien élève d'Emil Ruder à l'école de Bâle dans les années 1960, duquel il a reçu l'enseignement à la Zürcher Hochschule der Künste (ZHdK) de Zurich.

Le design d'Elektrosmog se caractérise par une capacité à questionner le médium, le support par lequel

le message va être transmis. Les designers aiment jouer des contraintes et profiter de règles du jeu propices à l'apparition de structures dont la maîtrise échappe parfois à son créateur: « J'aime les coïncidences et les moments irrationnels », déclare Marco Walser.

Ce dernier est aujourd'hui entouré de Marina Brugger et d'Adeline Mollard. À eux trois, ils assurent le design de commandes régulières comme l'identité du Aargauer Kunsthaus, du magazine d'architecture *Werk, bauen +wohnen* ainsi que d'autres, plus ponctuelles, dans le domaine de l'édition. Les livres d'Elektrosmog sont le plus souvent conçus dans le cadre de collaborations avec des artistes et des institutions culturelles. Les systèmes typographiques et de grille leur permettent à la fois d'établir un rythme propre, adapté au sujet traité et une rigueur qui accompagne le parcours du lecteur.

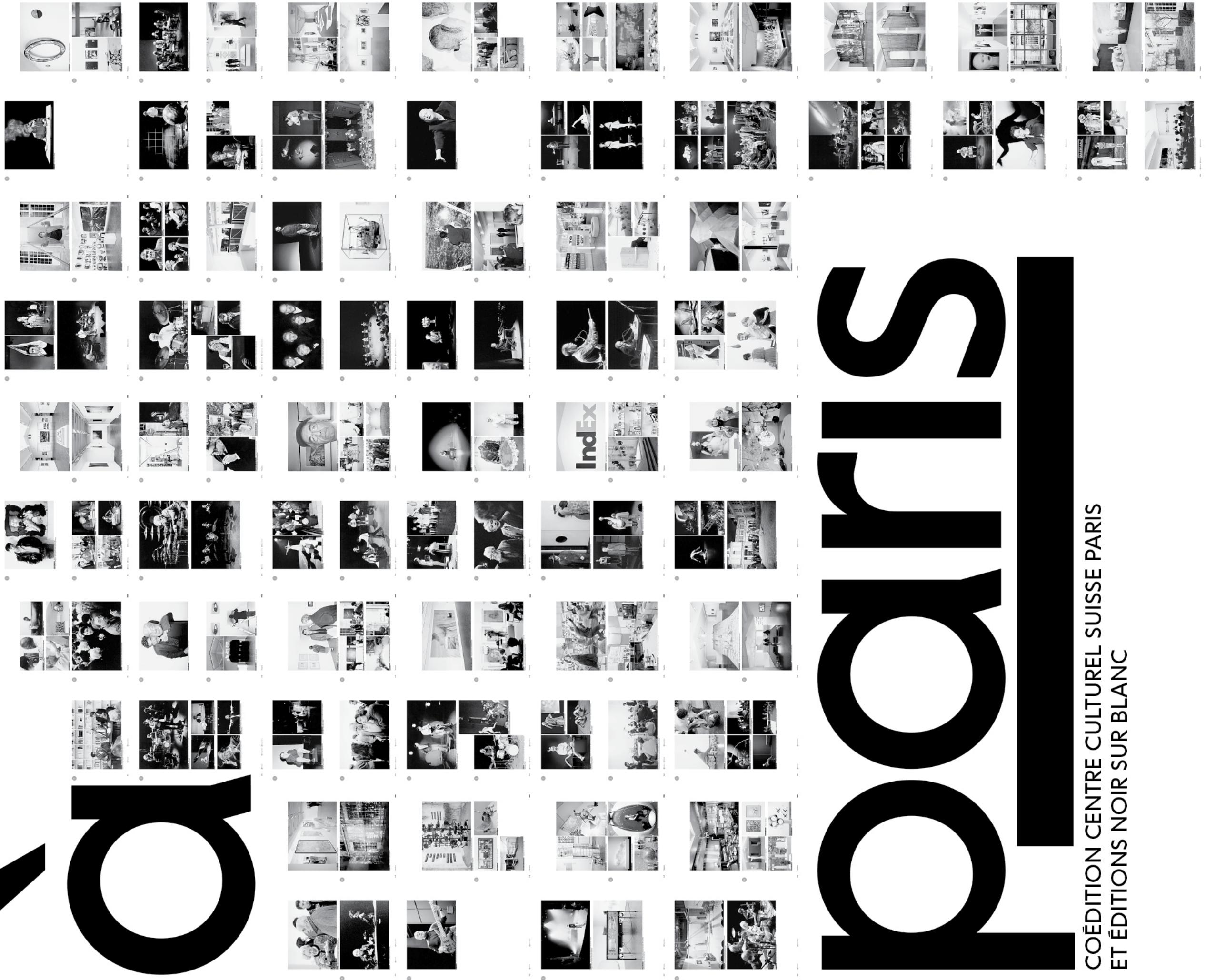
Le réseau que le studio s'est construit est principalement ancré dans le domaine culturel et son travail se déploie au sein de systèmes identitaires à travers lesquels l'écriture typographique du studio trouve son expression la plus libre. L'identité visuelle du Theater Chur situé dans la ville du même nom est un bon exemple de l'aisance typographique et de la capacité du studio à produire des réponses habiles dans le cadre de contraintes fortes. Le petit théâtre aux moyens limités ne peut pas se permettre de s'offrir des affiches de grand format diffusées dans les réseaux commerciaux. Ainsi, les moyens mis en place sont modestes : un fond de couleur est imprimé en début de saison et un jeu typographique donne le ton de chaque spectacle. Plus récemment, ce sont des papiers de couleur unis qui accueillent une photographie et des variantes de titres composés toujours en Bureau Grotesque, une même famille de caractères au dessin hérité des caractères d'affiche en bois, dont la particularité est la multiplicité des styles et des graisses. Le texte est toujours noir. C'est dans la combinaison de ces éléments que l'identité s'affirme.

Elektrosmog aime pénétrer un sujet, se familiariser avec un contexte et envisager le rôle du designer de façon ouverte, rejoignant celui d'éditeur ou même, de façon plus métaphorique, celui de « traducteur invisible ». Le studio tient, en toute situation, celui d'un messager. ■

Alexandre Dimos est designer graphique au sein du studio deValence, fondateur de la maison d'édition B42 et éditeur de la revue *Back Cover*.



NOIR & BLANC



COÉDITION CENTRE CULTUREL SUISSE PARIS
ET ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



Experimental Offset

Provoquer des accidents, tester, repousser certaines limites, le *modus operandi* de Maximage Société Suisse sort des sentiers battus.

Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

JEUDI 04.02.16 / 20H

Maximage

Conférence



Catalogue des Éditions Patrick Frey. © Maximage

et avaient occasionné des traces clairement visibles sur les tirages. Cette anecdote nous a passablement marqués et nous avons commencé à imaginer toutes sortes d'interventions possibles. » Gratter les plaques à l'aide de rasoirs ou y déverser du révélateur, cette anecdote a déclenché toute une série de détournements et de tactiques, guidés en partie par la sérendipité. La renommée de Maximage découle pour beaucoup de sa capacité à anticiper et à intervenir dans les différentes étapes d'un processus d'impression. Grâce à une connaissance experte des outils et de leurs potentialités, l'imprimerie devient ainsi une forme de laboratoire.

Bien entendu, les occupations de David Keshavjee et de Julien Tavelli ne se résument pas uniquement à cette dimension purement expérimentale, et leurs activités s'étendent à tous les secteurs du design graphique. On peut citer notamment les mandats réalisés pour des événements culturels, comme le festival des Urbaines à Lausanne; la création de polices de caractères, comme Programme; ou encore des mandats éditoriaux pour des institutions, en particulier le catalogue des Plus beaux livres suisses en 2013. Ils sont également actifs dans le domaine de la recherche plus institutionnelle. Ils mènent actuellement un projet, initié à l'ÉCAL en collaboration avec Guy Meldem et Tatiana Rihs, visant à produire une série de petits livrets didactiques et un site internet répertoriant des techniques et des outils originaux dans le domaine de l'impression en offset. Sous des formes diverses, ces projets sont autant d'occasions pour valoriser leur vision et leurs astuces techniques : « Cela s'inscrit parfaitement dans notre démarche, car nous avons toujours essayé de préserver une certaine continuité d'un projet à l'autre », précisent-ils par rapport à leur casquette de chercheurs. « Pour y parvenir, nous avançons par tâtonnements, sans suivre de protocole de recherche ou une quelconque méthode. Les choses se mettent en place directement dans l'action, grâce à des opérations manuelles. » Maximage Société Suisse maîtrise l'art du braconnage pour ouvrir continuellement des nouvelles pistes en matière de création graphique. ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.

Sur les ailes du paysage

Günther Vogt est l'un des plus grands architectes paysagistes suisses. Il a collaboré avec des bureaux d'architectes comme Herzog & de Meuron et des plasticiens comme Olafur Eliasson. Il évoque sa passion pour un métier singulier. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 24.03.16 / 20 H
Günther Vogt
Conférence en anglais

Rencontrer Günther Vogt est une expérience particulière. D'abord, par le caractère insolite, un peu intimidant, de son bureau zurichois rempli de petites vitrines et d'objets. Un espace de travail apparemment installé dans une ancienne boutique et qui tient du cabinet de curiosités et du musée d'histoire naturelle à l'ancienne. Ensuite, en tout cas ce jour-là, parce que ce grand architecte paysagiste suisse n'avait pas envie de parler directement de son travail. S'exprimant d'une voix douce, et comme s'il poursuivait une conversation entamée il y a longtemps, il nous a fait partager ses réflexions sur la société, son évolution et ses pertes de repères, tout en voyageant d'un pays à l'autre sur les ailes du paysage.

C'est au Liechtenstein que commence son histoire. Plus précisément à Balzers où il naît en 1957. Très vite, la nature, les plantes s'invitent dans sa vie grâce aux immenses jardins cultivés par sa mère et sa grand-mère.



Tate Modern, Londres. © Christian Vogt

Etpuis, unjour, alors qu'il a 6ans, ses parents mandatent des spécialistes pour réaménager le leur. « Ce fut ma première rencontre avec l'architecture du paysage », explique-t-il dans son livre d'entretiens *Landscape as a Cabinet of Curiosities*. L'enfant est fasciné par la façon dont ces hommes élaborent tout à partir d'un plan et par la manière dont le jardin peu à peu change de forme. Son avenir lui semble tout tracé.

Et rapidement, le rêve se concrétise. À 16 ans, Günther Vogt entre dans une école d'horticulture près de Berne. Il poursuit ses études au Technikum de Rapperswil. De cette époque date sa rencontre, capitale, avec l'architecte paysagiste suisse Dieter Kienast, qui fut l'un de ses professeurs. En 1995, ils créent leur bureau Kienast Vogt Partner. Une étroite collaboration interrompue par la mort de Dieter Kienast en 1998, à 53 ans.

En 1992, dans un entretien avec le curateur et critique Hans Ulrich Obrist, Günther Vogt se souvenait de cette époque : « Nous étions très différents. Il était un protestant catholique et je suis un catholique protestant. Mais nous partagions la même passion pour l'idée de paysage et la transformation du paysage urbain en parcs et en jardins. »

Pour Günther Vogt, le terrain de l'architecte paysagiste est par essence urbain. « Et nous ne créons que des espaces publics, insiste-t-il. Nous ne dessinons pas de jardins privés. Ce sont des projets extrêmement difficiles, car trop liés à la sphère intime. Cela devient très vite biographique, très personnel. On passe beaucoup de temps pour comprendre ce que souhaite réellement le client, saisir quel est son désir. »



Novartis Campus Park, Bâle. © Christian Vogt

Le premier « jardin » de Günther Vogt fut l'agrandissement d'un cimetière, à Baden-Rütihof. Ce petit cimetière typique du Mittelland helvétique se caractérisait par « sa délimitation marquée du monde extérieur et par ses plantes à forte expression formelle ». L'intervention de l'architecte paysagiste ne s'est pas limitée à renforcer les éléments existants, mais à articuler de façon organique les structures anciennes et nouvelles. Il a notamment imaginé un grand mur gris qui renforce le caractère urbain du paysage et contraste avec l'échelle modeste du lieu. Par la suite, Günther Vogt intervendra dans d'autres cimetières. Il a notamment créé un carré musulman à Witikon, à la périphérie de Zurich, « un cimetière dans le cimetière » dont les teintes des murs (brun rouge, beige et jaune) ainsi que la végétation font référence à l'Orient.

Aujourd'hui, la plupart des grands projets architecturaux, musées, stades ou bâtiments administratifs, comportent une intervention paysagère. De prestigieuses collaborations où le bureau de Günther Vogt fut souvent sollicité par les Bâlois Herzog & de Meuron. Ce fut le cas, notamment, pour la Tate Modern à Londres, un projet où la transformation de l'ancienne usine était d'emblée intégrée dans un processus d'aménagement plus vaste. Il s'agissait d'offrir des espaces de tranquillité et de repos, tout en permettant aux piétons et aux cyclistes de passer. Il fallait aussi prendre en compte la forte présence du fleuve et l'histoire toujours perceptible de ce site industriel en plein développement. Pour aménager ces espaces, Günther Vogt et ses collaborateurs ont imaginé des bouleaux qui ne sont pas strictement alignés, comme on l'aurait fait en France, mais qui ont été groupés plus naturellement en bosquets. Et bien évidemment, ils ont offert aux usagers une pelouse, élément indispensable à tout paysage britannique qui se respecte. Et Günther Vogt de préciser : « C'est incroyable, les Anglais entretiennent avec le gazon une relation névrotique, quasi érotique. »

La collaboration avec les plasticiens, qu'il s'agisse de Sol LeWitt, de Dan Graham ou de Laurie Anderson, représente une autre facette de son travail. « Mais je ne me considère pas comme un artiste », insiste-t-il à plusieurs reprises. Parmi ses réalisations, il faut notamment mentionner *The Mediated Motion*, une exposition réalisée avec le plasticien Olafur Eliasson au Kunsthaus de

Bregenz en 2001. Une réflexion sur l'artificialité de la nature et l'influence de la culture sur nos perceptions. En prélude à la visite, dans l'espace d'accueil, les visiteurs découvraient des troncs d'arbres couverts de champignons et posés contre les murs. Le premier étage était entièrement sous l'eau. Le suivant recouvert de terre et le parcours se terminait dans le brouillard. Même les escaliers avaient été réaménagés pour modifier les sensations. Un énorme succès.

Günther Vogt est intervenu autour du stade Allianz Arena à Munich, sur le campus Novartis à Bâle, au village des athlètes des Jeux olympiques de Londres et même au zoo de Zurich. Comme beaucoup de créateurs, il éprouve cependant une affection toute particulière pour ses projets en cours. Parmi eux, une intervention à très grande échelle autour du futur Grand Stade de rugby d'Évry et au Rectory Farm à Londres, qui sera l'un des plus grands parcs de West London.

Günther Vogt en profite pour nous rappeler combien la culture du paysage diffère d'un pays à l'autre. « L'idée même du paysage n'est pas la même en Angleterre, en France ou en Allemagne. Cela tient à la culture, au climat, aux différences d'échelles. C'est parfois difficile à cerner. Un exemple ? Prenez le jardin du Luxembourg à Paris où vous trouvez des centaines de chaises. Eh bien, si des touristes anglais s'y promènent, ils vont s'asseoir sur la pelouse, même s'il vient de pleuvoir. C'est atavique. En cela, nous faisons un métier très différent des architectes. Il nous est totalement impossible de travailler et de penser au niveau global. »

Un chêne ne pousse pas en un jour. Le temps – et souvent des temps très longs – est donc aussi l'un des partenaires obligés de l'architecte paysagiste. Le vivant a ses exigences et ses caprices, il faut savoir s'adapter, modifier ses plans, accepter que l'on ne verra pas toujours le résultat de ses efforts. Bref, faire confiance aux générations futures. Ces réalités, parfois, découragent les étudiants de Günther Vogt à l'ETH de Zurich. Il le déplore.

Il reconnaît toutefois que ce métier exige d'énormes connaissances, notamment en botanique. Il faut donc commencer très tôt et ne plus s'arrêter. Mais apprendre pendant toute une vie, n'est-ce pas la définition même de la passion ? ■

Mireille Descombes



Portrait de Madeleine Schuppli par Aline Telek, 2015.

Madeleine Schuppli : Le musée en mouvement

Madeleine Schuppli accompagne, depuis les années 1990, l'art contemporain suisse et international. — Par Séverine Fromageat

Donner corps aux idées, accompagner les artistes, accueillir les publics. Voilà qui pourrait résumer la mission que s'est donnée Madeleine Schuppli tout au long de son parcours de commissaire d'exposition et de directrice de musée. Cette « passeuse » – au sens où l'entendait Walter Benjamin en qualifiant les curateurs – encourage pour ses projets les vertus de la souplesse et de l'audace. C'est ainsi qu'elle envisage « son » musée, le Aargauer Kunsthaus. L'institution, rénovée et agrandie par le duo Herzog & de Meuron, abrite l'une des plus prestigieuses collections d'art suisse des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Dans cette petite ville de Suisse allemande économiquement et industriellement bien dotée qu'est Aarau, Madeleine Schuppli réussit à créer un dialogue continu entre un art international pointu, des expositions dévolues à la jeune scène nationale et des présentations de la collection toujours renouvelées. Avec un goût prononcé pour les propositions insolites et ambitieuses. Sous sa gouverne, la hiérarchie stricte entre les périodes et les catégories artistiques s'efface au profit de rencontres entre l'art du passé et les expressions d'aujourd'hui. Les événements s'y succèdent sur le mode

du dialogue : *Caravan*, l'exposition nomade qui invite plusieurs fois par année de jeunes artistes suisses à présenter leur travail dans l'espace de leur choix, à l'extérieur, dans l'escalier ou intégré dans une des salles de la collection permanente. Ou encore l'exposition *Docking Station*, qui orchestre la rencontre impromptue entre des œuvres du fonds historique et celles d'artistes contemporains. Réalisés spécialement pour l'occasion, l'installation vidéo de Zilla Leutenegger, les dessins de Marc Bauer et les performances de San Keller se lisent en regard des toiles de Karl Ballmer, de Meret Oppenheim et de Ferdinand Hodler. Sans oublier le projet *Flowers to Art*, qui marie œuvres et compositions florales. D'un côté, les pièces historiques se trouvent réactualisées et mises en valeur, de l'autre, l'art contemporain, qui n'est plus cantonné à un lieu spécifiquement attribué, se glisse dans les interstices de l'institution, et apparaît là où on ne l'attend pas.

Sous l'égide de Madeleine Schuppli, le musée devient une entité modulable propice aux circulations, bien loin de l'archétype poussiéreux et des zones étanches attribuées par genre, époque ou style qui ont fait sa réputation. Cette audace dans les choix, cette aptitude au mouvement et ce désir de fluidité dans les accrochages, elle les doit peut-être à Jean-Christophe Ammann, qui lui offre un jour ses précieux conseils pour envisager et

présenter au mieux une collection d'art : considérer les œuvres comme des personnalités singulières avec leur vie propre et leur envie de converser entre elles. Le dialogue inspirant que doivent susciter les voisinages d'accrochages, les appariements de formes et de styles, non seulement pour les regardeurs, mais aussi pour les œuvres elles-mêmes, devient primordial.

Le musée et rien d'autre

Née en 1965 à Zurich, Madeleine Schuppli fréquente les musées depuis toujours. Ou presque. Ses parents, médecin et pharmacienne, lui insufflent dès l'enfance le goût des institutions culturelles, notamment du Kunsthaus, tout proche. « Très tôt, l'ambiance particulière des musées m'a fascinée, leur atmosphère me plaisait, je m'y sentais à l'aise. Leur aura, un peu énigmatique, m'intriguait et m'attirait. » Cette attirance se transforme peu à peu en objet d'étude avec un cursus d'histoire de l'art, renforcé, chaque été, par des stages, au Musée Rietberg, puis au Landesmuseum et au Museum für Gestaltung, tous trois à Zurich. Son mémoire de licence sur Otto Dix et son expertise de la Neue Sachlichkeit lui permettent de participer à deux expositions, comme assistante à la conservation au Kunstmuseum de Winterthour, puis à Schaffhouse, au Museum zu Allerheiligen. Peu après, elle conçoit au Kunsthaus de Glaris – en collaboration avec Annette Schindler, alors directrice –, un panorama de l'art conceptuel suisse. Elle y invite un jeune inconnu, Christoph Büchel, pour sa toute première exposition.

En ce début des années 1990, les espaces d'art indépendants s'ouvrent en Suisse et la scène artistique profite d'un envol considérable. Lorsque Peter Pakesch, alors directeur de la Kunsthalle de Bâle, cherche une curatrice pour l'aider dans son travail, Madeleine Schuppli n'hésite pas.

L'époque est à l'expérimentation, aux installations, à l'art vidéo : le format de la Kunsthalle permet cette disponibilité et cette réactivité indispensables à la nouveauté. Pour la Zurichoise, c'est une ouverture sur l'art international et un terrain idéal d'apprentissage, d'autant qu'elle profite d'une grande liberté. Elle propose et organise les expositions de Olafur Eliasson, Maurizio Cattelan, Mona Hatoum, alors jeunes promesses de l'art contemporain. Chaque événement apporte son lot de défis. Maurizio Cattelan, le provocateur, l'irrévérencieux, souhaite réaliser *La Nona Ora*, une effigie grandeur nature du pape Jean-Paul II terrassé par une météorite. Grâce à Madeleine Schuppli, cette œuvre hautement polémique sera montrée en primeur au public bâlois avant une odyssée médiatique et artistique qui marquera de manière indélébile la trajectoire et la démarche de l'artiste. Avec Olafur Eliasson, elle rencontre un jeune homme timide, indécis et impressionné par les espaces à sa disposition, bien avant de devenir cette figure emblématique qui emploie désormais près d'une centaine de personnes dans son studio berlinois. Déjà fasciné par les éléments naturels, il proposera, après de longs moments d'hésitation, une œuvre installative et sensorielle, un environnement de lumière et d'air, radical et minimaliste.

« Je me considère avant tout comme une partenaire de travail. Je discute avec les artistes, j'essaie de voir ce qu'ils ont envie de faire, ce qui les motive, ce qui est important pour eux à ce stade de leur réflexion. Je les aide à réaliser leurs projets. Je ne crois pas que les commissaires d'expositions soient aussi des artistes, ainsi que le prônait Harald Szeemann. Nous sommes des « *sparing-partners* », nous permettons à l'artiste d'évoluer. Cela n'exclut pas un rapport de proximité. Mais généralement les artistes savent assez précisément ce qu'ils

veulent faire. » Dans ce processus d'accompagnement, qui s'apparente à une sorte de maëutique curatoriale, la notion d'hospitalité revient régulièrement dans la bouche de Madeleine Schuppli : « Nous devons pouvoir accueillir les artistes avec générosité, mettre tout en œuvre pour qu'ils se sentent à l'aise, qu'ils aient envie de tout donner. » Ce rapport de travail fondé sur un échange réciproque respectueux offre à la commissaire d'exposition la possibilité de collaborer à plusieurs reprises avec les mêmes partenaires. Notamment Christian Marclay, avec lequel elle a travaillé sur trois expositions, dont la plus importante vient de fermer ses portes à Aarau.

Au Kunstmuseum Thun, dont elle tient les rênes durant sept ans, elle est en charge d'une collection et se confronte à la structure administrative d'un musée, moins souple que celle d'un centre d'art. Son diplôme en gestion culturelle, obtenu en 2002 à l'Université de Bâle, l'aidera à affronter les finesse d'une organisation budgétaire plus complexe. Cette expérience et cette expertise l'accompagnent aujourd'hui encore lorsqu'elle doit porter la voix des musées suisses au sein de l'ICOM, le Conseil international des musées, dont elle vient d'être élue présidente.

Die Dinge, die wir nicht verstehen

Lorsqu'on lui demande ce qui l'interpelle chez tel ou telle artiste, ce qui aiguise ses sens lorsqu'elle rencontre une œuvre, une démarche, elle prend le temps de la réflexion pour choisir les mots adéquats dans ce français parfait qui rappelle ses études à Genève : « Je suis attirée par les choses que l'on ne comprend pas. »

« Je suis attirée par les choses que l'on ne comprend pas. »

« Je suis attirée par les choses que l'on ne comprend pas. »

Quant aux artistes, elle les aime obsessionnels, passionnés. Les expositions qu'elle a organisées au Aargauer Kunsthaus autour du travail d'Ugo Rondinone, d'Hans Schärer, de Miriam Cahn, de Dieter Meier, de Thomas Hirschhorn ou de Sophie Taeuber-Arp démontrent cet attrait pour la singularité d'une démarche, son exceptionnalité. Et qui dit exceptionnalité dit aussi liberté : la curatrice refuse catégoriquement d'entraver la créativité de ses invités. Lorsque Miriam Cahn souhaite s'occuper seule de l'accrochage de certaines pièces, elle lui en laisse tout loisir. Pour le plus grand bonheur du public qui découvre des salles magistralement agencées de dessins. Roman Signer, lui, souhaite que les murs de l'institution disparaissent, le temps d'une exposition. Les parois qui se dressent habituellement pour montrer des œuvres filmiques s'effacent pour laisser espace et images s'entrelacer au gré des cheminement et des points de vue. Pari risqué, pari réussi.

Avec les Portugais João Maria Gusmão et Pedro Paiva, Madeleine Schuppli s'autorise une autre incertitude, celle de ne pas connaître à l'avance la nature des œuvres exposées, qui seront produites juste à temps pour l'exposition. Liberté, prise de risque, fluidité. Mais aussi responsabilité envers le public et sens de l'accueil. « C'est un privilège d'entrer dans l'univers des artistes. C'est aussi un devoir de le transmettre au public sans pour autant simplifier leur démarche. Je tâche de rendre l'art accessible, de lancer des ponts entre les œuvres et le public, mais je fais très attention à ne pas réduire la portée signifiante de l'œuvre, à ne pas la dévaluer par trop de simplification. » Laisser le visiteur choisir son parcours, c'est aussi cela l'hospitalité du musée. ■

Séverine Fromageat est historienne de l'art et commissaire d'exposition.

Madeleine Schuppli en quelques dates

1965 : Naissance à Zurich.

1986-1994 : Études de lettres à Genève, Hambourg et Zurich. Mémoire d'histoire de l'art sur les portraits d'Otto Dix.

1996-2000 : Commissaire d'exposition à la Kunsthalle de Bâle, sous la direction de Peter Pakesch.

2000-2007 : Directrice du Kunstmuseum de Thoune.

2000-2012 : Membre du conseil de fondation de Pro Helvetia.

2000-2002 : Master of Advanced Studies en management culturel à l'Université de Bâle.

2002 : Prix fédéral d'art pour la médiation en art contemporain.

2005 : Résidence à Berlin grâce au soutien de la Fondation Landis & Gyr.

2006-2015 : Membre du conseil de fondation de la Fondation Nestlé pour l'art.

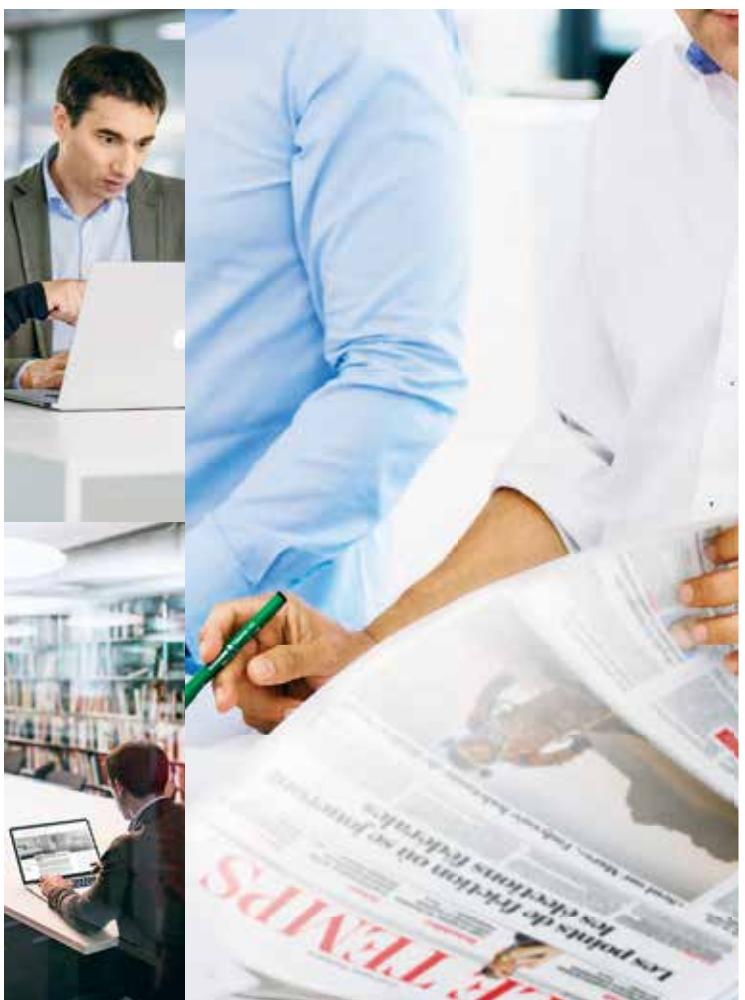
Depuis 2007 : Membre du conseil de fondation de la Fondation UBS pour la culture.

Depuis 2007 : Directrice du Aargauer Kunsthaus à Aarau.

Depuis 2015 : Présidente de l'ICOM Suisse.

Illustratrice

Aline Telek vit à Zurich et dirige son propre bureau de design graphique (communication d'entreprise, secteur institutionnel, puis illustrations). Comme projet personnel, elle a fondé son label de design « Fil Rouge ». ■



DÈS
9 CHF*

Découvrez toutes nos offres d'abonnement sur
www.letemps.ch/abos

Digital, accès digital intégral sur le Web, mobile et tablette

Digital & Week-end, accès digital intégral & livraison du Temps et de ses suppléments le samedi

Premium, livraison du Temps du lundi au samedi & accès digital intégral

*1 mois d'essai Digital (Prix TTC)



www.letemps.ch/abos

LE TEMPS

Les Chiens de Navarre



font leur
festival

DU 26 AU 30 JANVIER

2 SPECTACLES

1 PERFORMANCE D'IMPROVISATION

1 FILM

1 RENCONTRE

AVEC LE PASS QUI DÉCOIFFE



Théâtre
Forum
Meyrin

forum-meyrin.ch

Genève/Suisse

La création *Lagune* de Denis Savary sera présentée à Zurich et à Genève

04.02.16 SIK ISEA Zürich
05.02.16 UZH Ethnographic Museum Zürich
10.02.16 Cabaret Voltaire Zurich
11.02.16 Flux Laboratory Zurich
21.04.16 Flux Laboratory Genève
13, 14, Musée 15.05.16 d'ethnographie de Genève

www.fluxlaboratory.com

Denis Savary
Lagune



Barbezat - Villetard Prix Manor 2015

A - DI
SSIDE
NT R
C a dissident room JM

Musée d'art du Valais
28.11.15 – 03.04.16

MANOR® MUSÉE D'ART SION

2015_2016 SAISON UNES

POCHE

SLOOP/2

GUÉRILLÈRES ORDINAIRES GRRRLS MONOLOGUES
texte MAGALI MOUGEL mise en scène ANNE BISANG

PAYSAGE INTÉRIEUR BRUT texte MARIE-DIASSER SCHLITTLER
mise en scène BARBARA SCHLITTLER

LOUISE AUGUSTINE texte NADÈGE REVEILLON mise en scène LISIS FAHMY

AU BORD CLAUDINE GALEA PRALONG
texte MICHELE PRALONG
mise en scène MICHÈLE PRALONG

NEXT

UN CONTE CRUEL texte VALÉRIE POIRIER
mise en scène MARTINE PASCHOUD

CARGO/2

KARIM BEL KACEM, MAUD BLANDEL (CH) + SÉVERINE CHAVRIER (FR/CH)
+ EL CONDE DE TORREFIEL (ES/CH) + KRISTIEN DE PROOST (BE)
+ CHRISTIAN GEFFRÖG SCHLITTLER (CH) + OSCAR GÓMEZ MATA (CH)
+ FABRICE GORGERT (CH) + THOMAS HAUERT (BE/CH)
+ PHIL HAYES, MARIA JEREZ, THOMAS KASEBACHER (CH/ES/AT)
+ MARIE-CAROLINE HOMINAL (CH) + THOM LUZ (CH)
+ MARLENE MONTEIRO FREITAS (PT) + THOMAS OSTERMEIER (DE)
+ MARIELLE PINSARD (CH) + MILO RAU (CH) + MIET WARLOP (BE)

GVE POCHE / GVE THÉÂTRE /Vieille-Ville
POCHE---GVE.CH

THÉÂTRE + DANSE + PERFORMANCE

UNION LIBRE

PROGRAMME COMMUN
10 – 20 MARS 2016 LAUSANNE

THEATRE DE VIDY + ARSENIC
+ THÉÂTRE SÉVELIN 36 + LA MANUFACTURE HETS

KARIM BEL KACEM, MAUD BLANDEL (CH) + SÉVERINE CHAVRIER (FR/CH)
+ EL CONDE DE TORREFIEL (ES/CH) + KRISTIEN DE PROOST (BE)
+ CHRISTIAN GEFFRÖG SCHLITTLER (CH) + OSCAR GÓMEZ MATA (CH)
+ FABRICE GORGERT (CH) + THOMAS HAUERT (BE/CH)
+ PHIL HAYES, MARIA JEREZ, THOMAS KASEBACHER (CH/ES/AT)
+ MARIE-CAROLINE HOMINAL (CH) + THOM LUZ (CH)
+ MARLENE MONTEIRO FREITAS (PT) + THOMAS OSTERMEIER (DE)
+ MARIELLE PINSARD (CH) + MILO RAU (CH) + MIET WARLOP (BE)

WWW.PROGRAMME-COMMUN.CH

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE ARSENIC MUSÉE D'ART CONCRET HETS MANUFACTURE



L'actualité culturelle suisse en France / Expositions

ANTOINE BELLINI & LOU MASDURAUD
From you through them to situation
From them through situation to you

Le duo investit l'espace de la BF15 avec une installation sonore et visuelle, fruit de sa recherche récente et d'une résidence dans le lieu d'art lyonnais. Si l'un des intérêts des artistes est le son, l'installation fonctionne ici à la fois comme une image des connexions et comme une machine auditive. Un réseau de câbles en cuivre crée la conduction entre les enceintes et les sons qui produisent autant de micronarrations de ce qui se passe dans le métal. Les artistes cherchent ainsi à créer de nouvelles relations sensibles avec les objets électroniques qui peuplent notre intimité et à prolonger leur pratique de la performance dans la sculpture. Denis Pernet

Lyon, La BF15, du 29 janvier au 26 mars 2016

RETO PULFER
Die Loci der Orte

Pour sa première exposition importante en France, Reto Pulfer déploie ses tissus et ses œuvres peintes afin de construire un univers autant géographique que mental, qui répond à l'artificielle de l'île qui l'accueille. Il conçoit un parcours à travers une série de tentes à l'intérieur du bâtiment singulier d'Aldo Rossi et propose un lieu de mémoire et une invitation à un voyage intérieur. Deux installations, l'une dans la nef principale, l'autre dans le bois de Sculptures, complètent cet ensemble. La première évoque un paysage désertique, inspiré de son propre roman; la seconde propose un filet tentaculaire qui fait écho aux grottes artificielles du XVIII^e siècle. DP Beaumont-du-Lac, île de Vassivière, Centre international d'art et du paysage, jusqu'au 6 mars 2016

VALÉRIE FAVRE
La première nuit du monde

Le musée alsacien propose la première exposition institutionnelle de l'artiste en France depuis 2009. Valérie Favre peut ainsi présenter une grande série de dessins dans lesquels elle reproduit le texte du roman *Thomas l'Obscur* de Maurice Blanchot. L'exposition présente la série monumentale des « Théâtres », scènes gigantesques où se croisent références à l'histoire de l'art et personnages hybrides et allégoriques, brossés avec cette touche si particulière qui évoque peut-être James Ensor. Quatre autres grandes séries viennent compléter cette monographie indispensable pour s'immerger dans l'œuvre singulière et imaginaire de l'artiste basée à Berlin. DP Strasbourg, Musée d'Art moderne et contemporain (MAMCS), jusqu'au 27 mars 2016

VIDYA GASTALDON
Hello From the Other Side

Bien que composée d'éléments familiers – sculptures en laine, toiles peintes à l'huile –, la recherche de Vidya Gastaldon semble toujours évoquer un monde inconnu, mystique, imaginaire. C'est donc naturellement qu'elle reprend à son compte le titre d'une chanson pop d'Adèle pour cette nouvelle exposition parisienne qui invite au voyage et à une forme de méditation. Les formes géométriques en laine, en suspension dans l'espace, créent des tunnels pour des déplacements psychiques. Les peintures sont réalisées sur des tableaux trouvés aux puces. L'artiste offre une seconde vie à ces objets et les investit de références aux divinités védiques ou aztèques. DP Paris, Art: Concept, du 13 février au 12 mars 2016



CHANDIGARH: 50 ANS APRÈS LE CORBUSIER

Cinquante ans après la disparition de Le Corbusier, une exposition revient sur l'actualité de la capitale des États de l'Haryana et du Pendjab en Inde. Ville moderniste imaginée par l'architecte suisse, Pierre Jeanneret, Jane Drew et Maxwell Fry. L'exposition se propose d'observer comment les habitants se sont approprié l'architecture rationnelle occidentale. Colonnes de béton peintes dans des couleurs vives, modules fonctionnels customisés, mais également prolongement du design « bricolé » développé par Pierre Jeanneret. Un cabinet de curiosités rassemble documents originaux, dessins, maquettes ainsi que d'autres objets dont certains sont conçus et réalisés pour l'occasion. DP

Paris, Cité de l'architecture & du patrimoine, jusqu'au 29 février 2016

ERIC WINARTO
Intentions graphiques

Eric Winarto a été invité à intervenir *in situ* entre deux expositions consacrées au dessin, l'une dédiée à la collection du musée angevin, l'autre à des pièces contemporaines. Entre les deux, un long couloir est investi par le peintre genevois avec un « wall painting », *Blacklight Selva*, peint en blanc fluorescent. Éclairé à la lumière noire, le mural s'anime avec la vibration de la couleur. Un jeu s'opère avec le miroitement de l'œuvre dans les vitrines qui longent le mur opposé. Au centre du couloir et de la peinture, un immense rectangle noir semble un trou dans le mur, une fenêtre dans le paysage mental ouvrant sur les références de l'artiste aux premières strophes de *La Divine Comédie* de Dante. DP

Mouans-Sartoux, Galerie du Château et Donation Albers-Honegger, Espace de l'Art Concret, du 24 janvier au 22 mai 2016

GOTTFRIED HONECKER
alpha omega

Gottfried Honegger est l'un des protagonistes clés de l'art concret. L'Espace de l'Art Concret de Mouans ne pouvait pas rester sans évoquer celui qui fut, avec Sybil Albers, à l'origine de cette institution et de la donation de leur collection. Il propose aujourd'hui un face-à-face inédit entre les premières œuvres de l'artiste et ses dernières productions. Des paysages et portraits réalisés dans les années 1930 aux récentes silhouettes métalliques évitées, on observe le travail d'abstraction développé notamment sous l'influence des artistes concrets zurichois, puis la transformation de la surface plane du tableau en relief expérimental. DP

Mouans-Sartoux, Galerie du Château et Donation Albers-Honegger, Espace de l'Art Concret, du 24 janvier au 22 mai 2016

CHRISTIAN GONZENBACH
Chapelle à la Girafe

Une chapelle de bois à l'étrange proportion trône dans la cour du Musée de la Chasse et de la Nature. Étroite, avec son clocher qui pointe à 9 mètres, recouverte de tavaillons. C'est en pénétrant à l'intérieur qu'on comprend cette ligne élancée: un squelette de girafe mâle est exactement contenu dans l'édifice qui épouse la courbe de l'animal. Ici la monumentalité du mammifère est augmentée par le manque de recul pour l'observer, la charpente de l'édifice dialogue avec l'emboîtement des os et le sacré converse avec la nature. Dans le musée, d'autres pièces du Genevois explorent notre lecture du vivant. Des empreintes de crânes gigantesques, des céramiques d'ossements. DP

Paris, Musée de la Chasse et de la Nature, du 1^{er} février 2016 au 1^{er} février 2017

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



SUDDEN INFANT (REDUX)

Enfant terrible de la scène musicale suisse, se livrant depuis la fin des années 1980 à des expériences détonantes sur scène ou en studio, entre happenings dadaïstes et performances bruitistes, Sudden Infant a longtemps été le turbulent bébé d'un seul homme, l'inconclaste stakanoviste Joke Lanz. En 2014, Sudden Infant s'est mué en un (Power-) trio, composé de Joke Lanz (voix, électronique), de Christian Weber (basse) et d'Alexandre Babel (batterie), à l'issue de l'enregistrement de *Wölfi's Nightmare*, leur premier album commun paru chez Voodoo Records. Début 2016, plusieurs concerts sont prévus sous le nom de Sudden Infant (Redux), formation réduite au binôme Joke Lanz-Alexandre Babel.

Jérôme Provençal
Grenoble, 102, le 18 février 2016

THOMAS HAUERT Interprétation

Froche de la cinquantaine, Thomas Hauert propose des chorégraphies qui explosent sur le plateau en de multiples points de vue et dont les incessantes ruptures d'équilibre et les torsions acrobatiques évoquent la gestuelle hors normes du fondateur de l'abstraction. En 2013, Thomas Hauert a créé *Mono*, chorégraphie polyphonique pour huit danseurs, qui représentait la vie dans ce qu'elle a de plus bigarré et de plus désordonné. En 2016, dans sa nouvelle proposition *Interprétation*, le Soleurois travaillera sur le thème de l'interprétation, dans les deux sens du terme. Comme manière d'exécuter une pièce et comme sens donné à une signe. Là aussi, explosions cérébrale et corporelle sont garanties. Marie-Pierre Genecand

Rillieux-la-Pape, CCNR, le 24 février 2016

LÆTITIA DOSCH Un album

Dans *Un album*, la comique joliment fêlée restituée par le geste et la parole une galerie de personnages qu'elle a rencontrés. De la mère de famille dépassée à une voyante crispée, du psy blasé à un cinéaste survolté, d'un bébé au pas hésitant à une vieille dame prostrée, l'artiste se transforme très habilement, sans montrer de couture, au fil de la soirée. On voit qu'elle a suivi la Manufacture, basée à Lausanne. Comme ses collègues issus de cette filière, Letitia Dosch pense à la réception du public. Un public qu'elle veut actif, à l'affût, toujours prêt à se regarder dans le miroir qu'elle lui tend. Avec cette magnifique série de portraits, c'est gagné. MPG
Valenciennes, Le Phénix - Cabaret des curiosités, les 23 et 24 mars 2016

ERIK TRUFFAZ QUARTET

Fort de son très groovy nouvel album, *Doni Doni*, enregistré avec la collaboration vocale de Rokia Traoré et Oxmo Puccino, le Erik Truffaz Quartet part à l'assaut des salles françaises pour une tournée au souffle long. En activité depuis près de vingt ans, le quartet se présente au public dans une formation renouvelée – Marc Erbetta ayant récemment été remplacé à la batterie par Arthur Hnatek, aux côtés d'Erik Truffaz (trompette), Marcello Giuliani (basse) et Benoît Corboz (claviers, piano) –, mais dans une forme inaltérée : hybride et intrépide, fougueuse et fureuse, en prise directe avec l'instant présent, cette musique procède d'une dynamique plus vibrante et stimulante que jamais. JP
Lille, Théâtre Sébastopol, le 29 mars 2016

DON'T KILL THE BEAST In My Heart I Truly Know Two Gentlemen

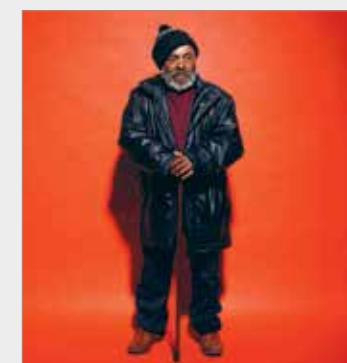
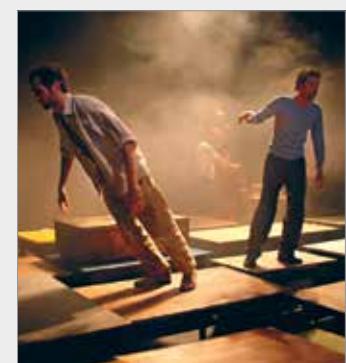
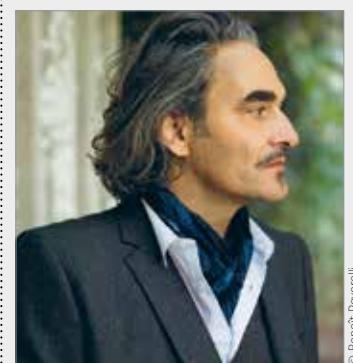
En 2013, après la sortie de son album *Sorry*, le trépidant groupe de pop-rock bâlois Sheila She Loves You se met en pause. Bassiste du groupe, David Blum décide alors d'en profiter pour enregistrer ses propres chansons, la rencontre avec le producteur Marcello Giuliani – déjà repéré aux côtés de Sophie Hunger ou des Young Gods – ayant joué un rôle décisif. Ensemble, ils ont donné naissance aux sept morceaux réunis sur *In My Heart I Truly Know*, premier (mini)album de *Don't Kill The Beast*, le pseudo choisi par Blum pour son projet solo. Mélodies accrocheuses et harmonies lumineuses caractérisent ce séduisant premier essai qui réveille joliment d'Amérique, entre pop solaire et folk lunaire. JP

LA GALE Salem City Rockers Vitesse Records/Modulor

Surgie sur le ring musical en 2012 avec un vigoureux premier album, *La Gale* – charmant pseudo d'une jeune MC suiso-libanaise à la langue bien pendue – frappe encore plus fort avec un deuxième album, *Salem City Rockers*, dont la pugnacité n'a d'égal que la compacité. Un véritable et imparable coup de poing sonore. Épaulée ici par deux « beatmakers » français de premier plan, Al' Tarba et I.N.C.H., cette jeune femme (très) en colère assène invectives corrosives et rimées ultimes, sous-tendues par de remarquables assauts rythmiques, en un « flow » terriblement percutant. Qui m'aime me suivre, clame-t-elle sur l'un des morceaux les plus radicaux de l'album. Nous laisse-t-elle vraiment le choix ? JP

PLAISTOW Titan

Formé par le Français Johann Bourquenez (piano) et les Suisses Cyril Bondi (batterie) et Vincent Ruiz (contrebasse), ce dernier entré en jeu à partir de l'album *Lacrimosa* (2012), Plaistow est un trio transfrontalier tant au point de vue géographique qu'au point de vue stylistique. De fait, il s'avère impossible d'inscrire dans une catégorie bien définie une musique aussi farouchement singulière et buissonnière. Parler de post-jazz ou de néo-minimalisme ne permet que de la situer vaguement. Le mieux est encore de s'y plonger, sans céillères. Disponible en digital, CD et double vinyle (rouge), *Titan*, le splendide nouvel album du trio, procède continûment d'une imprévisible rigueur et stimule en beauté l'imaginaire de l'auditeur. JP



STEPHAN EICHER

À 55 ans, loin de s'endormir sur ses lauriers, Stephan Eicher maintient sa curiosité en éveil et continue de se lancer de nouveaux défis. En témoigne joliment *Les Automates*, son très singulier dernier projet en date. Durant ce concert-spectacle pas comme les autres, l'élégant chanteur suisse occupe la scène avec pour seuls partenaires une dizaine d'automates, qui mettent en branle des instruments variés (batterie, xylophone, jeu de cloches...). Se transformant ici en un chef d'orchestre à la baguette drôlement magique, tout en jouant lui-même de la guitare ou du piano, Stephan Eicher revisite son répertoire et interprète de nouveaux titres, écrits par ses fidèles compagnons de route Philippe Djian et Martin Suter. MPG
Cannes, palais des Festivals, le 11 février 2016

OMAR PORRAS La Visite de la vieille dame

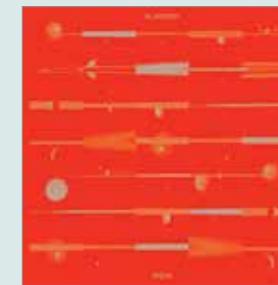
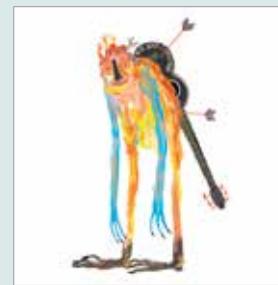
C'est le tube d'Omar Porras. En trente ans, le plus suisse des artistes colombiens a livré trois versions de ce texte mordant de Friedrich Dürrenmatt. Et, chaque fois, Omar Porras jubile dans le rôle de Claire Zahanessian, cette richissime veuve qui veut la tête d'Alfred, un amour de jeunesse qui l'a abandonnée alors qu'elle portait son bébé. Village en émoi, train fantôme qui annonce la mort de la victime désignée, arbres qui se transforment à vue, l'esthétique baroque et enchanteresse amène une joie grincante à la partition de l'écrivain bernois. La nouveauté de la dernière version ? Une séquence de talk-show digne de la télé-réalité, qui renvoie le spectateur à son statut de voyeur. MPG
Corbeil-Essonnes, Théâtre de Corbeil-Essonnes, les 8 et 9 avril 2016

DORIAN ROSSEL L'Usage du monde

L'Usage du monde, c'est le magnifique récit de voyage de Nicolas Bouvier qui, en 1953, est allé de Genève aux portes de l'Inde. « On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défaît », écrit Nicolas Bouvier. On retrouve cet esprit dans l'adaptation de Dorian Rossel. Sur scène, une quinzaine de tables serrées, nappes colorées. Décor ingénieux qui rappelle les bistrots de Serbie autant que les tapis d'Iran. Lorsque l'action s'agit, les tables se mettent en mouvement. Neige qui tombe, désert brûlant, panne de voiture, les trois comédiens et les deux musiciens joignent leur talent pour dessiner horizons et situations par la simple force de leur évocation. MPG
Vesoul, Théâtre Edwige Feuillerie, les 22 et 23 mars 2016

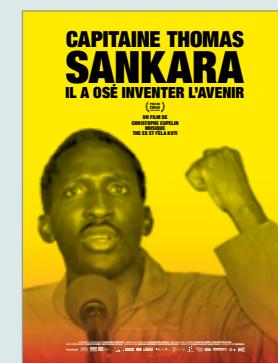
JOAN MOMPART L'Opéra de quat'sous

Au printemps prochain, Joan Mompart aborde pour la première fois une pièce musicale et il ne débute pas avec la plus pâle : *L'Opéra de quat'sous*, de Bertolt Brecht et Kurt Weill. Un pic de l'histoire dramatique qui oppose en 1928 deux clans de déclassés, les mendiants et les voleurs, réunis dans une même colère contre la bourgeoisie aisée. Un matériau croustillant qui devrait inspirer le metteur en scène trépidant. D'autant qu'on retrouve au sommaire de cette aventure franco-suisse Cristian Taraborelli, le scénographe qui avait déjà signé le plateau en mouvement de *On ne paie pas, on ne paie pas !*, et les comédiens Brigitte Rosset et François Nadin embarqués eux aussi sur ce navire de la satire. MPG
Malakoff, Théâtre 71, du 31 mars au 14 avril 2016



L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques / BD

Librairie du CCS



RUSCONI + FRED FRITH Live in Europe Qlin Records/Broken Silence

Trio alémanique des plus épauvnis de la scène helvétique, Rusconi poursuit son dynamitage électrique sans foi ni loi du jazz. Dans le sillage d'un hommage à Sonic Youth (2010), d'un album original aussi extatique que tellurique (*Revolution*, 2012) et d'un *History Sugar Dream* (2014) aux chapitres moins saillants, le pianiste Stefan Rusconi, le contrebassiste Fabien Gisler et le batteur Claudio Stürby s'adjointent les services de l'immense guitariste expérimental Fred Frith. L'Anglais, déjà brièvement apparu sur *Revolution*, pose sa griffe sur la moitié de cet enregistrement inouï, où les improvisations et télescopages esthétiques alternent mélancolie rageuse, fracas saturés et nappes hypnotiques. OH

FREDI M. MURER La trilogie des montagnes [Die Berg-Trilogie] Atalante Filmedition

Pour les 75 ans du réalisateur Fredi M. Murer, un DVD sort avec trois de ses films sur la montagne, restaurés pour l'occasion : les documentaires *Nous les montagnards dans les montagnes ne sommes pas coupables d'être là* (1974) et *La Montagne verte* (1990), et surtout le film de fiction *L'Ame sœur* (1986), peut-être l'un des films suisses les plus célèbres, Léopold d'or à Locarno. Le film narre l'amour impossible et incestueux entre un frère et une sœur isolés dans les Alpes. Le coffret est accompagné d'un livret rédigé par Walter Ruggé et constitue une opportunité unique de prendre la mesure sociale et allégorique du travail de Fredi M. Murer, entre mythes et vie quotidienne. DP

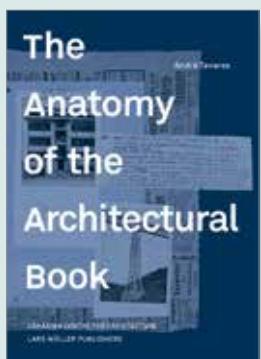
CAPITAINE THOMAS SANKARA Christophe Cupelin En DVD en Suisse et en salles en France

Capitaine Thomas Sankara rend compte de la révolution conduite par cet ancien Premier ministre de la Haute-Volta, dont il transforme le nom en Burkina Faso. Il évoque les chantiers que Sankara conduit, de l'été 1983 à l'automne 1987, en faveur de l'indépendance politique du pays, de son désendettement, mais aussi de l'éducation, de l'émancipation des femmes et de l'éradication de la corruption. Depuis 1991, Christophe Cupelin a collecté inlassablement des archives écrites, sonores et audiovisuelles. La force de son film tient pour une large part à la précieuse richesse de ces documents qui donnent à entendre le président jusqu'à l'expression de ses doutes et dans la reconnaissance de ses erreurs. CCS

COFFRET MICHEL ET FRANÇOIS SIMON Cinémathèque suisse/Radio Télévision Suisse

La Cinémathèque suisse et la Radio Télévision Suisse célèbrent en un même coffret DVD deux figures emblématiques du cinéma helvétique : Michel Simon, immense comédien devenu un monstre sacré du cinéma français, et son fils François, qui a su se faire un prénom grâce en particulier au nouveau cinéma suisse des années 1970. Sont ici exhumés deux rares films de fiction – *La Vocation d'André Carel* (1925), film muet de Jean Choux, marquant l'une des premières apparitions sur grand écran de Michel Simon, et *Le Fou* (1970), le très noir premier long métrage de Claude Goretta avec François Simon dans le rôle principal –, auxquels s'ajoutent en bonus divers documentaires. JP

L'actualité éditoriale suisse / Arts



PETER MÄRKLI
Zeichnungen/Drawings
Quart Verlag

L'architecte zurichois Peter Märkli a réalisé d'innombrables dessins. Ces images colorées, très simples, élémentaires au sens noble, accompagnent sa réflexion, jalonnent sa pratique. Elles sont une manière de développer et d'approfondir le projet architectural sans avoir à porter le poids de la construction. Ces dessins peuvent ou non précéder la réalisation d'un bâtiment. Il ne s'agit pas d'esquisses. Au gré des variations, l'architecte y explore séparément les thèmes de la couleur, des proportions, de la hiérarchie, les rapports entre pleins et vides, le mouvement. Ce livre propose une sélection de dessins effectuée dans un corpus de 700 pièces. L'architecte y a distingué deux phases: 1980-1999 et 2000-2015. Mireille Descombes

THE ANATOMY OF THE ARCHITECTURAL BOOK
André Tavares
Lars Müller Publishers

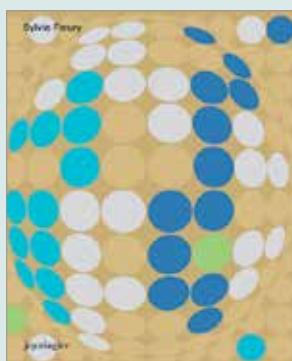
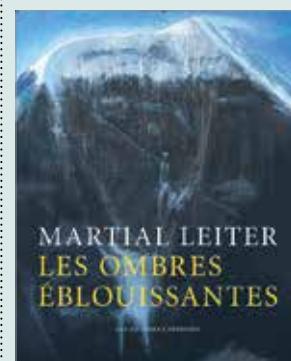
Architecte, auteur et éditeur, André Tavares s'intéresse aux liens entre culture du livre et culture du bâti. Il se propose ainsi de montrer comment le livre, dans sa conception même, peut se mettre au service des idées architecturales et en faire la promotion. S'appuyant sur cinq outils conceptuels – texture, surface, rythme, structure et échelle –, il analyse ainsi un grand nombre d'ouvrages allant de Vitruve à Frank Lloyd Wright en passant par Viollet-le-Duc, Gottfried Semper, Eli Lissitzky et Le Corbusier. CCS

PRÉCISIONS SUR UN ÉTAT PRÉSENT DE L'ARCHITECTURE
Jacques Lucan
Presses polytechniques et universitaires romandes

Comment parler de l'architecture actuelle autrement qu'en termes de diversité? Existe-t-il des problématiques et des thèmes essentiels qui irriguent la production de ces trente dernières années? L'architecte Jacques Lucan se propose de dégager «les convergences et les différences» dans le travail d'un certain nombre d'architectes – dont Rem Koolhaas et Herzog & de Meuron – qui témoignent d'une constance dans leurs recherches et leurs obsessions. L'occasion d'envisager les diagrammes comme structures ou comme figures, d'interroger les entrelacs de l'ossature et de l'enveloppe, d'analyser les relations entre architecture et phénoménologie. MD

OBJETS RISQUÉS
Inès Lamunière
Presses polytechniques et universitaires romandes

Les infrastructures bénéficient aujourd'hui d'un regain d'intérêt, notamment celles qui touchent à la mobilité. Pour la professeure et architecte Inès Lamunière, il ne s'agit toutefois plus de concevoir une infrastructure comme telle, mais de la repenser «comme inductrice d'urbanité et de nouvelles relations entre habitat, travail et loisirs». Il devient dès lors possible d'imaginer un viaduc-habitation, un pont-bureau ou une tour-parking. Ce livre regroupe des travaux produits ces dernières années dans le cadre du Laboratoire d'architecture et de mobilité urbaine (LAMU) de l'EPFL. Il s'ouvre avec le regard du photographe Leo Fabrizio sur les aires de repos de l'autoroute du Rhône. MD



MARTIAL LEITER
Les Ombres éblouissantes
Les Cahiers dessinés

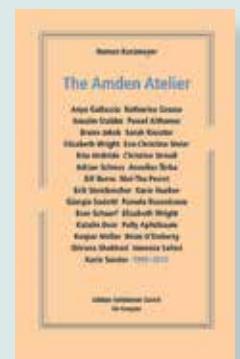
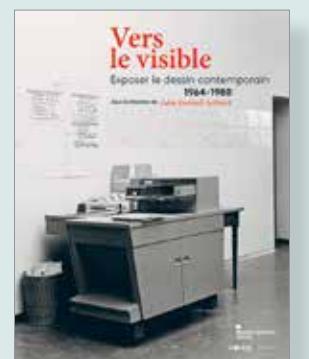
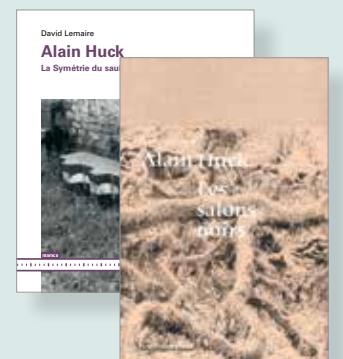
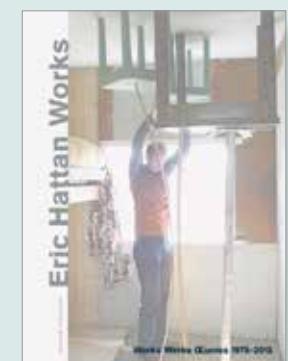
Rassemblant quelque 300 illustrations, réparties en plusieurs catégories (dessins de presse, gravures, parodies, oiseaux, montages, etc.) et accompagnées de textes analytiques, *Les Ombres éblouissantes* invite à une ample traversée de l'œuvre graphique hautement singulière de Martial Leiter. En activité depuis les années 1970, le dessinateur et peintre suisse romand – qui a reçu le prix du rayonnement de la Fondation vaudoise pour la culture en septembre 2015 – se distingue par un trait charbonneux d'une rare puissance expressive. Tantôt caricaturiste acerbe, tantôt paysagiste fiévreux, il observe le monde avec une intensité pénétrante, dans la lignée de maîtres anciens tels que Goya, Daumier ou Dürer. Jérôme Provençal

SYLVIE FLEURY
RRP Ringier-Société des arts de Genève

Figure de proue de l'art contemporain helvétique, la Genevoise Sylvie Fleury développe depuis la fin des années 1980 une œuvre protéiforme (sculptures, performances, installations, vidéos, néons, etc.) aussi inventive qu'incisive. Colorées et délavées, parfois franchement psychédéliques, ses créations se nourrissent de références distanciées aux univers de la pop, de la mode, du design ou encore du cinéma. Éditée à l'occasion de l'attribution à Sylvie Fleury du Prix de la Société des arts de Genève 2015, cette monographie couvre l'ensemble de son scintillant parcours via de nombreuses illustrations, qui mettent en perspective un texte critique d'Alex Gartenfeld et un entretien avec l'artiste. JP

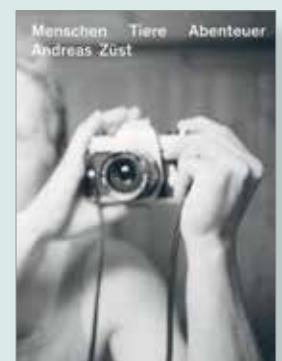
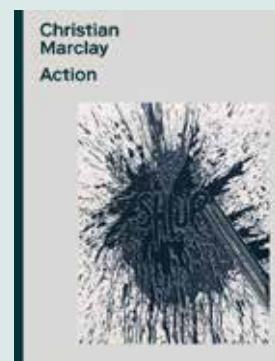
ERIC HATTAN
Works Werke Œuvres 1979-2015
Holzwarth Publications

Coordonné par Julius von Bismarck, Julian Charrière et Eric Ellingsen, *Some Pigeons Are More Equal Than Others* est un ouvrage collectif résolument hors norme. Se situant au croisement de l'ornithologie, de l'art, de l'urbanisme, de la poésie et de la philosophie, il convoque les approches d'intervenants variés – parmi lesquels Olafur Eliasson, Ben Marcus et Ai Weiwei – pour examiner ce que le pigeon, (pas si) banal animal, représente et comment il peut influencer sur notre rapport au monde. Car derrière le volatile, c'est bien de l'homme et de son environnement qu'il s'agit. Un parfaït stimulant à la fois pour l'œil et l'esprit. JP



ALAIN HUCK
La Symétrie du saule, David Lemaire
Éditions Mamco
Les Salons Noirs, Julie Enckell Julliard
Scheidegger & Spiess

Avec des contributions de Mel Bochner, Hugo Daniel, Laurence Schmidlin ou Lucy Steeds, et sous la direction de Julie Enckell Julliard, cet ouvrage collectif examine l'histoire récente des expositions et cherche à déceler les moments à partir desquels le dessin est considéré comme un objet d'art contemporain comme les autres et exposé comme tel. La manière dont l'art conceptuel utilise ce médium devient un point de départ de l'analyse en Europe et aux États-Unis. Le voyage se poursuit via Fluxus, l'arte povera, la documenta III et le MoMA, richement illustré de vues d'expositions qui donnent la mesure de la singularité de cette pratique curatoriale aujourd'hui mieux établie. Un livre essentiel pour repenser l'histoire des expositions. DP



FUTURE PRESENT
The Collection of the Emanuel Hoffmann Foundation
Laurenz Foundation, Schaulager

780 pages, plus de 1000 illustrations couleur. Voilà la somme publiée par le Schaulager à l'occasion de l'exposition *Future Present* qui a eu lieu jusqu'au 31 janvier 2016 à Bâle. C'est ce qu'il faut de textes et de reproductions d'œuvres pour présenter l'ensemble de la collection de la fondation Emanuel Hoffmann initiée en 1933 à la mort de ce dernier, et qui comprend peintures, sculptures ainsi que vidéos, installations et photographies. Le présent de la collection à ses débuts, c'est Arp, Dalí, Picasso ; son futur, ce sont les nouvelles acquisitions de Claerbout, Demand ou Wall réalisées ces dernières années. Entre les deux, près d'un siècle d'œuvres majeures, dont quatre-vingts sont ici commentées en détail. JP

PETER FISCHLI & DAVID WEISS
Plötzlich diese Übersicht
Laurenz Foundation, Schaulager

Mû par une dynamique créatrice très post-moderne, Christian Marclay s'attache depuis quarante ans à générer de nouvelles formes en rupture avec les codes dominants, au confluent de la musique, de la performance et des arts visuels. Son installation vidéo *The Clock* lui a valu un Lion d'or à Venise en 2011. Catalogue publié à l'occasion de l'exposition éponyme présentée du 30 août au 15 novembre 2015 au Aargauer Kunstmuseum, *Action* permet de mesurer toute l'originalité de sa démarche en mettant l'accent sur la figuration graphique du son et en donnant notamment à voir de nombreuses pièces récentes dont des peintures, œuvres sur papier ou encore l'installation immersive *Surround Sounds*. JP

CHRISTIAN MARCLAY
Action
Hatje Cantz

Mort en 2000, à l'âge de 52 ans, Andreas Züst a fait preuve toute sa vie durant d'une curiosité insatiable pour les arts et pour les autres. Collectionneur, mécène, bibliophile, mélomane, producteur de films, scientifique, noctambule, il pratiquait aussi la peinture et la photographie, s'attachant à capturer sur le vif ce qu'il voyait et vivait. À l'instigation de sa fille Mara, vient de paraître *Menschen Tiere Abenteuer*, un livre contenant près de quatre cents photos issues de la période 1979-1983, presque toutes en noir et blanc. Des hommes (*Menschen*) et des animaux (*Tiere*) traversent ces images, d'où émane par ailleurs le goût des aventures (*Abenteuer*) sans lequel Andreas Züst ne concevait pas de vivre. JP

L'actualité éditoriale suisse / Arts



L'actualité éditoriale suisse / Littérature



ALEXANDRE FRIEDERICH
Écriture. Bière. Combat.
Éditions des Sauvages

Été 1990, dans une petite ville de Castille : sept jeunes gens – de Suisse, d'Amérique, de Belgique, d'Espagne aussi – sont venus enseigner l'anglais à des enfants, dans une école à l'architecture franquiste. Par un dimanche d'août, après un festin de bière, de cochon rôti et de vins lourds dans un *mesón* surpeulé, le petit groupe va se baigner dans un lac de retenue, au-dessus d'un village englouti. À la nuit tombée, ils poussent plus loin, vers une lagune, au cœur d'un chaos. Dans l'obscurité, un cri. Qui l'a poussé ? Que veut-il dire ? À qui ? Derrière une anodine balade dominicale, vieille de vingt-cinq ans, se profile une expérience grave et fraternoelle : « communiant pleinement avec le lieu, nous étions pleinement

humains ». *Écriture. Bière. Combat.* : ce récit est un adieu à la jeunesse, à une forme d'innocence. L'écriture, c'est une tentative de percer l'étrangeté du monde en l'exposant dans un cahier d'écolier, heure par heure. La bière, c'est l'auxiliaire indispensable qui délie la langue – et le crayon. Et le combat ? L'écriture en fait partie. Les trois sont liés. Ce petit texte intimiste tranche avec les derniers livres d'Alexandre Friederich, qui l'ont fait connaître d'un plus grand public : *easyjet et Fordetroit*, deux balades dans le monde contemporain, entre récit et essai. Le premier décrit les effets du transporteur low-cost sur notre façon de voyager, le deuxième montre le déclin de la capitale de l'automobile et sa misère actuelle, de la fin d'un rêve américain. Isabelle Rüf



ROBERT WALSER
L'Enfant du bonheur et autres proses pour Berlin
Zoé

Robert Walser était-il cet « enfant du bonheur », qu'il décrit « content en lui-même et de lui-même », dans une de ses chroniques du *Berliner Tageblatt* du 26 août 1926 ? Ce qui est certain, c'est que les lecteurs de la rubrique culturelle du quotidien berlinois trouvaient leur bonheur à lire les proses de l'écrivain suisse et celles de beaucoup d'autres auteurs importants – Thomas Mann, Robert Musil, Stefan Zweig et même Gide et Valéry. Le « feuilleton », la partie inférieure de la dernière page, était consacré à ces textes courts, traitant de tout et de rien, de l'actualité, de choses vues et de réflexions sur l'air du temps. En tout, Robert Walser a publié, dans différents journaux, plus de mille de ces petits textes, son gagne-pain et surtout

une partie essentielle de son œuvre littéraire. Pendant ses années berlinoises, de 1907 à 1913, l'écrivain écrit ses chroniques sur le motif, saisissant au bond ce que lui offre la vie de la capitale. Quand il les reprend, en 1925, depuis la Suisse, elles deviennent plus intemporelles, souvent liées à ses lectures. Quand la dernière paraît, en 1933, Walser est déjà interné à l'asile de Herisau où il finira ses jours en 1956. Et le rédacteur en chef du *BT*, juif, doit émigrer, rappelle Peter Utz dans sa postface. Fin d'une époque féconde, pendant laquelle Walser publie soixante-douze de ces petites proses où il donne libre cours à sa fantaisie, à son ironie légère et à son inventivité linguistique, que la traduction de Marion Graf rend superbement. IR



PHILIPPE FRETZ
Le Vestibule des lâches
art&fiction, coll. Re:Pacific

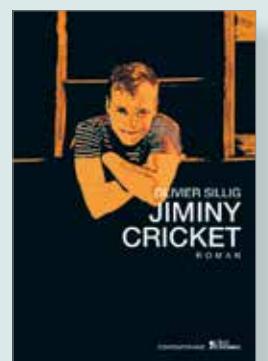
Chaque automne, la collection Re:Pacific rappelle « ce que l'art fait à la littérature » et vice-versa, en publiant récits et fictions, souvent nés de la plume de plasticiens. Ce sont de beaux livres, présentés sous emboîtement ou vendus séparément. Cette année, ils sont cinq, dont *Le Vestibule des lâches*, bref roman du peintre Philippe Fretz. On est à Genève, en 2012. Les lieux, les personnages, les habitués des galeries, des musées et du port franc les identifieront sans peine, sous leurs pseudonymes potaches. Mais la satire vaut plus généralement pour le monde de l'art en Occident, et ses connexions avec celui de l'argent. C'est justement un de ces « princes de la finance » qui a commandé à Jérémie Carter un paysage monumental.



NICOLAS VERDAN
Le Mur grec
Bernard Campiche

Quelques kilomètres entre la Grèce et la Turquie, une brèche où les réfugiés peuvent encore se glisser. Plus pour longtemps, bientôt « le mur grec » devrait empêcher le passage des malheureux. Qui emportera ce marché très convoité ? En attendant le mur, les troupes internationales de la Frontex patrouillent, les passeurs encaissent, les trafics douteux prospèrent. Ainsi l'*Eros*, bordel minable où échouent les escort girls de l'Est que la crise a chassées des villes. Non loin de là, une tête coupée, toute seule au bord du fleuve, inquiète la police. Agent Evangelos suit l'affaire que d'autres préféreraient étouffer. Nicolas Verdan connaît la Grèce de l'intérieur, il y a vécu, parle la langue. L'intrigue policière lui est prétexte à parler de la vie quotidienne devenue

si difficile, du pays qui, en 2010, subit déjà la pression de Bruxelles. C'est aussi un hommage à Athènes, son odeur – « un mélange d'essence d'eucalyptus, de pain frais, de fumée de cigarette et de gaz d'échappement » –, ses bars, son clientélisme, ses magouilles. Au soir de sa carrière, Agent Evangelos est fatigué. Il se souvient de l'Occupation, de la guerre civile, de la dictature. Mais aussi du passé lointain d'une Grèce mythique, mère de l'Europe. Il voudrait être un grand-père paisible, mais comment faire, dans le présent chaotique ? Journaliste, Nicolas Verdan maîtrise le contexte social et politique, mais il sait aussi faire sentir le souffle du fleuve, la poésie des confins, la sauvegarde d'une danse de bacchantes. IR



OLIVIER SILLIG
Jiminy Cricket
L'Âge d'homme

Il porte bien son nom, Jiminy Cricket, petit génie feu-follet d'une communauté rurale comme les années 1970 en ont connu beaucoup. Il est là, déjà ailleurs, disparaît, revient, accorde son sourire, ses faveurs à qui lui plaît. Hommes, femmes, tous sont subjugués par cet adolescent, petit frère léger de l'ange du *Théorème* de Pasolini. Les utopies ne durent pas longtemps, la modernité et le profit menacent le groupe, dans son village en ruine. Ils n'ont pas vu venir le danger, obnubilés par leurs amours. Devenu criminel, Jiminy sera à son tour la victime expiatoire de leur aveuglement. Un beau roman qui parle avec justesse d'une époque qui semble déjà très ancienne, avec ses rêves et ses égarements généreux. IR



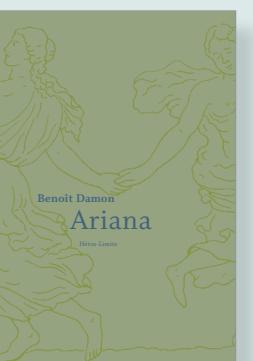
BRUNO PELLEGRINO
Atlas nègre
Éditions Tind

À l'orée de sa vie d'adulte, il voulait se rendre utile, justifier sa vie, connaître l'ailleurs. Il est parti pour Madagascar, mais personne n'avait besoin de lui, et il avait emporté avec lui des amours irrésolues et encombraires. Avec cet *Atlas nègre*, Bruno Pellegrino trace avec beaucoup de justesse les hésitations d'un jeune homme à l'aube du XXI^e siècle. Après le Sud décevant, un second volet montre le voyageur en route vers l'Est, dans le Transsibérien, en Chine et au Japon, toujours encombré de lui-même, de son ego et de sa jalouse. Comme le dit Nabokov, en exergue : « Nous étions allés partout. En réalité, nous n'avions rien vu. » Un premier récit de formation très prometteur, élégant et subtil. IR



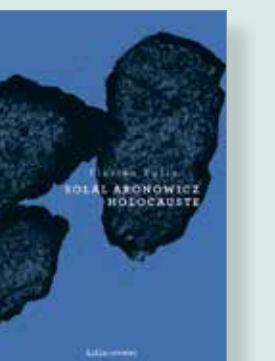
DANIEL DE ROULET
Tous les lointains sont bleus
Phébus

« Tous les lointains sont bleus », Léonard de Vinci l'a constaté, face aux collines toscanes. Daniel de Roulet qui, depuis *La Ligne bleue*, décline son œuvre en azur, est allé le vérifier aux confins du monde. L'ouvrage réunit, dans la chronologie, quarante ans de chroniques de voyage. De l'Anatolie, en 1975, à la Kolyma, en 2011, ce sont vingt-huit étapes. Beaucoup témoignent des luttes ou des violences de l'Histoire : Auschwitz, Buchenwald, Sarajevo, Okinawa, la Kolyma, Beyrouth. D'autres sont plus légères, teintées d'ironie, toujours filtrées par l'esprit critique. Elles reflètent les vies professionnelles de l'auteur, son engagement politique, sa passion de la course à pied et, fugitivement, ses amours. IR



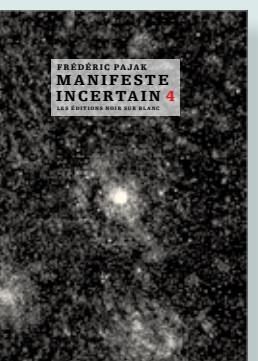
BENOÎT DAMON
Ariana
Éditions Héros-Limite

Au long de quatre saisons, Benoît Damon a déambulé et rêvé entre les arbres, à travers les salles peuplées de statues, de vases précieux, dans le parc et le musée de l'Ariana à Genève. Le promeneur n'est pas solitaire : discret, il observe toute une faune, animale et humaine. Les infimes variations de l'air et de la lumière, il les saisit en poèmes légers, les développe en petites proses. *Ariana* est aussi le lieu de dialogues avec des auteurs aimés – Ponge, Queneau, Ryokan. Et Vallejo, qui entraîne à un retour au Pérou, et à un poète assassiné, Javier Heraud. La réédition, chez le même éditeur, de *La Farine*, implacable roman de formation paru en 1991, montre la continuité d'un travail sans concessions. IR



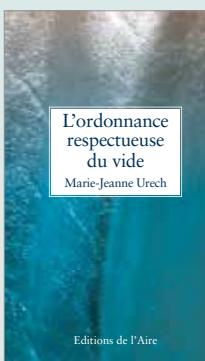
FLORIAN EGLIN
Solal Aronowicz/Holocauste
La Baconnière

Holocauste clôt la trilogie consacrée à Solal Aronowicz. Ce dandy sanguinaire et joyeux exerce ses exactions au sein de la prude Genève, qui devient, le temps d'un récit touffu et burlesque, enflumé par les cigares cubains du héros, le cadre de combats bouffons, sur fond pourtant sombre. Le ton est à l'emphase, l'action à l'hyperbole, l'esthétique à la surenchère. L'hommage à Albert Cohen se lit dans le prénom du bagarreur Solal, tout comme l'insistance sur la filiation juive du personnage. Son cynisme s'affirme et se complexifie d'un arrière-plan politique, porté par une inventivité linguistique effrénée. Bref, Florian Eglin s'affirme comme une voix détonante au sein des lettres romandes. IR



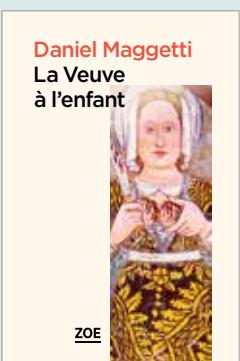
FRÉDÉRIC PAJAK
Manifeste incertain 4
Éditions Noir sur Blanc

Dans le quatrième volume de son *Manifeste incertain*, Frédéric Pajak vogue vers l'Argentine, en cabotant le long des côtes du Brésil. À bord, il lit Gobineau et commente la biographie tourmentée de l'auteur honni du *Manifeste sur l'inégalité des races humaines*. De Gobineau à Wagner, l'enchaînement découle forcément, et aboutit à Nietzsche, jamais très loin chez Pajak. Ses beaux et noirs dessins forment un contrepoint, presque jamais ils n'illustrent, mais complètent et enrichissent le texte. Le piteux passé scolaire de l'auteur et son goût, souvent déçu, de la bonne cuisine prennent aussi place dans cet alliage d'autobiographie et de commentaire, qui fait de ce « manifeste » une œuvre puissamment originale. IR



MARIE-JEANNE URECH
L'Ordonnance respectueuse du vide
Éditions de l'Aire

La petite ville de Z pourrait être un bourg médiéval pittoresque et paisible, n'était la forêt de grues qui hérisse son ciel et le nombre de ses boîtes aux lettres aux acronymes prestigieux. C'est que ce paradis est également fiscal et accueille les fortunes errantes du monde entier. Il faut bien leur construire des abris à la mesure des biensfaits que la population attend d'elles. De livre en livre, le registre de Marie-Jeanne Urech se confirme : son univers, c'est le conte – philosophique, poétique, satirique. Elle peint ici un microcosme dont l'argent est le roi, où le verre et le métal remplacent le bois et la pierre, où glaciers et paysans disparaissent, victimes d'un réchauffement qui glace le cœur. IR



DANIEL MAGGETTI
La Veuve à l'enfant
Zoé

Comment pourra-t-il supporter l'exil dans cette vallée de rudes montagnards, d'hivers sans fin et de lourds silences ? Pourtant, don Tommaso Barbiso, prêtre érudit, chassé du Piémont pour affaire de mœurs, trouvera dans la compagnie de sa gouvernante Anna Maria et de son petit-fils un dérivatif à son tourment. Secrets de famille, vengeances impitoyables, brigandage, émigration vers l'Australie : les archives de ce village tessinois témoignent de la violence des rapports sociaux en plein XIX^e siècle. À partir de faits historiques, Daniel Maggetti fait revivre une société archaïque et remonte les générations avec finesse et précision, sertissant le récit d'expressions en dialecte, en italien et en latin. IR

L'actualité éditoriale suisse / Littérature





PerformanceProcess, après l'exposition et les performances, c'est www.pprocess.ch, une des plus importantes archives sur la performance en Suisse. Avec notamment 20 interviews filmées d'artistes, 23 vidéos de performances, des centaines de photos, 50 textes en français et en anglais, les conférences du colloque, etc.

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 22^e numéro
10000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication:
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Chargé de production de la publication:
Simon Letellier

Graphistes: Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Photograveur: Printmodel, Paris
Imprimeur: Deckers&Snoeck, Gand

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50 – lephare@ccsparis.com

Insert: Ludovic Balland
Né en 1973, il vit à Bâle. Depuis 2003, il enseigne à l'ÉCAL. En 2006, il fonde le bureau Ludovic Balland Typography Cabinet. Il a réalisé de nombreux livres d'architectes, dont *Meili & Peter*, *Herzog & de Meuron* ou *Buchner Bründler*. Pour le CCS, il a signé le graphisme du livre *30 ans à Paris* et celui du site www.pprocess.ch. Il est l'un des graphistes de la documenta 2017 à Athènes et Cassel.

© Le Phare, janvier 2016
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Cécile Dalla Torre, Mireille Descombes, Alexandre Dimos, Pierre-Louis Chantre, Marie Fourquet, Séverine Fromageat, Marie-Pierre Genecand, Olivier Horner, Lucie Kolb, Sarah Merten, Denis Pernet, Jérôme Provençal, Isabelle Rüf, Joël Vacheron

Photographes et illustratrice
Stéphane Argerich, Jenna Calderari, Fabio Chironi, Caroline Cutiaia, Sylvie H, Virginie Otti, Marine Pexoto, Jeanne Quattropani, Christian Vogt, Illustratrice Aline Telek

Traducteur
Daniel Fesquet pour les textes sur Karoline Schreiber et Sabian Baumann

Insert: Ludovic Balland
Né en 1973, il vit à Bâle. Depuis 2003, il enseigne à l'ÉCAL. En 2006, il fonde le bureau Ludovic Balland Typography Cabinet. Il a réalisé de nombreux livres d'architectes, dont *Meili & Peter*, *Herzog & de Meuron* ou *Buchner Bründler*. Pour le CCS, il a signé le graphisme du livre *30 ans à Paris* et celui du site www.pprocess.ch. Il est l'un des graphistes de la documenta 2017 à Athènes et Cassel.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Pour toute adhésion en 2016,
un livre 30 ans à Paris à 50%!

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien: 50 €
Cercle des bienfaiteurs: 150 €
Cercle des donateurs: 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
lesamisuccsp@bluewin.ch
www.ccparis.com

Adhérez !

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche: 13h–19h

Librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi: 10h–18h
samedi et dimanche: 13h–19h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations
T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

Réservations
T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche: 13h–19h
Tarifs soirées: entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences: entrée libre

Restez informés
Programme: le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccparis.com
Newsletter: inscription sur www.ccparis.com ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection: Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Administration: Dominique Martin
Communication: Aurélie Garzuel
Production: Celya Larré
Production Le Phare: Simon Letellier
Technique: Kevin Desert et Charles Rey
Librairie: Emmanuelle Brom, Dominique Koch, Dominique Blanchon
Accueil: Valentine Bahri, William Bonnet, Geoffrey Peres, Tristan Savoy

Prochains événements



Marco Poloni, image extraite d'un film de la constellation *The Pistol of Monika Ertl*, 2014, 16 mm, Courtesy Galerie Campagne Première, Berlin.

Du 22 avril au 10 juillet 2016

— Expositions

Marco Poloni,
exposition personnelle

Dans la Pièce sur cour:

Christina Hemauer & Roman Keller,
exposition personnelle

Dorothy Iannone,
exposition personnelle

— Musique

Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Carte blanche au Moods

— Théâtre

Fabrice Gorgerat,
Blanche/Katrina

Guillaume Béguin,
Le baiser et la morsure

François Gremaud – 2b company,
Spectacles en partenariat avec le Centre Pompidou

fondation suisse pour la culture
pro helvetia

Partenaires média

LE TEMPS
iRockUpables

Partenaires institutionnels

La terrasse
Slash'
'AA'
L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI
étapes: PARISart
The Drawer

Partenaire des vernissages et des soirées

SWISS WINE

ECAL Ecole cantonale d'art de Lausanne

Bachelor & Master Arts Visuels, Cinéma, Design Graphique, Design Industriel et de Produit, Design for Luxury & Craftsmanship, Design Research for Digital Innovation, Media & Interaction Design, Photographie, Type Design...



**Open Day
Samedi 6 février 2016
Admissions online
www.ecal.ch**

éca l